

relations

NOVEMBRE 1979

LE NOUVEL ORDRE ÉCONOMIQUE INTERNATIONAL

VINCENT COSMAO
ERNST VERDIEU

La diffusion du mouvement Encounter au Québec a suscité beaucoup d'enthousiasme, mais également de vives discussions.

MARRIAGE ENCOUNTER RENOUEMENT CONJUGAL

APPEL À LA JUSTICE

UN COMMENTAIRE D'IRÉNÉE DESROCHERS

Des perspectives audacieuses proposées par les services de la CECC... sauf sur l'avenir politique du Québec.

Un groupe de spécialistes en sciences sociales expose à l'assemblée des évêques latino-américains le point de vue du Tiers-Monde sur la Commission trilatérale.

LA TRILATÉRALE

UN COMITÉ
DANS LES COULISSES
DE L'HISTOIRE

Irénée DESROCHERS	<i>Un appel à la justice neuf, courageux... et timide.</i>	291
FACE A L'ACTUALITE	<i>Le pape aux Etats-Unis (A.B.) — Une seule lutte (G.B.) — Droit de la famille, droit des femmes? (K.B.) — Ce qu'on attend des Eglises (R.M.) — Penetanguishene (R.T.)</i>	293-296
	Le nouvel ordre économique international	
Vincent COSMAO	<i>Quel espoir pour un nouvel ordre économique international? II</i>	297
En collaboration	<i>La commission Trilatérale et la nouvelle stratégie internationale des pays capitalistes développés</i>	301
Ernst VERDIEU	<i>Situation critique des pays moins avancés</i>	303
	* * *	
Raymond BOURGAULT	<i>Appropriations IV. La traversée de la Samarie</i>	307
	Le Marriage Encounter	
	<i>Liminaire</i>	308
Yves BEGIN	<i>Approfondir la relation de couple et la relation à Dieu.</i>	309
Pauline SAINT-JACQUES LEVAC	<i>Quelques questions au Marriage Encounter</i>	311
Ginette BOYER	<i>Des femmes et des "T-Groups"</i>	313
	* * *	
Jean-René ETHIER	<i>Nos Amours en agonies</i>	314
René DIONNE	<i>Beauté froide</i>	318

relations

revue du mois publiée sous la responsabilité
d'un groupe de membres de la Compagnie de Jésus

Directeur: Robert Toupin

Conseil de direction: Jean-Louis D'Aragon, Jean-Paul Rouleau, Jacques Saint-Aubin, Roger Sylvestre.

Comité de rédaction: Albert Beaudry, secrétaire, Raymond Bourgault, Ginette Boyer, assistante, Jacques Chênevert, Irénée Desrochers, Roger Marcotte, Luis Morfin, Robert Toupin.

Illustrations: Jean Villemaire; **Graphiste:** Dominique Desmarais.

Administration: Maurice Ruest

Abonnements: Hélène Desmarais

Adresse: 8100, boul. St-Laurent, Montréal, H2P 2L9
tél.: (514) 387-2541

Relations est une publication des Editions Bellarmin.

Prix de l'abonnement: \$10 par année. Le numéro: \$1

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans le *Répertoire analytique d'articles de revue du Québec (RADAR)* de la Bibliothèque nationale du Québec, dans l'Index analytique de périodiques de langue française (PERIODEX), dans le *Canadian Periodical Index*, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le *Répertoire canadien sur l'éducation*. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

On peut se procurer le microfilm des années complètes de *Relations* en s'adressant à *University Microfilms*, Ann Arbor, Michigan 48106 U.S.A.

ISSN 0034-3781

Courrier de la deuxième classe - Enregistrement no 0143.

Nouveautés

Canada's Anti-Inflation Program

par O.J. Firestone

15,5 x 23 cm., 274 pages. Prix: \$7.50

Le Bas-Canada

1791-1840

Changements structuraux et crise

par Fernand Ouellet

15 x 23 cm., 542 pages. Prix: \$15.00

**Language Maintenance
and Language Shift in Canada.**

Paul Lamy (éd.)

15 x 23 cm., 114 pages. Prix: \$3.75

**The E.J. Pratt Symposium
Reappraisals: Canadian Writers**

Glenn Clever (éd.)

15 x 23 cm., 188 pages. Prix: \$4.80

En vente chez votre libraire et aux:

**Éditions de
l'Université d'Ottawa**

65, avenue Ilseley,
Ottawa, Ont.
K1N 6N5

UN APPEL À LA JUSTICE

NEUF, COURAGEUX

... ET TIMIDE

par Irénée Desrochers

Un document majeur sur la justice sociale et économique, voilà ce que les évêques de la Commission épiscopale des affaires sociales de la CECC, la Conférence des évêques catholiques du Canada, ont présenté au public à la fin de mai. Publié sous le titre *Appel à la justice, une société à refaire*, c'est un outil de travail pour les animateurs chrétiens désireux de s'engager dans des projets de recherche-action et d'aider leurs communautés à oeuvrer davantage en faveur de la justice.

L'ouvrage étudie deux grandes séries de problèmes: les injustices sociales et économiques au Canada; les injustices sociales et économiques dans le Tiers-monde, compte tenu de la responsabilité du Canada à cet égard.

Chaque section comprend une brève analyse de la situation, d'assez abondantes références documentaires (on suggère aussi aux animateurs des montages audio-visuels basés sur le présent document de travail), la mention de groupes chrétiens déjà engagés dans des projets de justice sociale et avec qui on peut coopérer, et un bloc de questions destinées à faciliter le travail de recherche et d'action. L'ensemble compose un instrument original et pratique pour l'animation.

Le premier chapitre tient lieu de cadre général. Il déploie en quelque sorte la toile de fond qui aide à orienter les expériences à la lumière de l'Evangile et de l'enseignement social de l'Eglise. On y rappelle les impératifs de la justice; les rapports entre foi et justice, entre libération et salut; la mission prophétique de l'Eglise et le témoignage prophétique des chrétiens; enfin le but du projet, les différents milieux d'animation, et la méthode pédagogique qui aidera les animateurs à élaborer leurs propres projets de recherche-action, en mettant toujours l'accent sur l'urgence de passer à l'action. L'interrelation entre la recherche et l'action est fortement soulignée; on encourage même les participants, qui doivent "développer une conscience critique", à

s'engager solidairement avec les pauvres et les opprimés dans leur lutte pour la justice et la libération. La réflexion théologique fait partie intégrante de la "vérification" des actions posées pour la justice et, chaque fois que cela est possible, ce genre de vérification, indique-t-on, devrait être fait en dialogue avec les groupements populaires.

Le plan d'action des évêques fait suite à leur message social de décembre 1977, "Une société à refaire", et à une longue période de préparation de cet instrument de travail, enfin mis à la disposition du grand public; le projet d'ensemble prévoit la formation de groupes locaux de recherche-action et la mise sur pied de conférences ou séminaires diocésains ou régionaux. Pour mettre en oeuvre ce plan de recherche-action, il faut prévoir quelques années de travail. C'est dire l'importance de ce document de 128 pages grand format. Jamais jusqu'ici les évêques n'ont publié un instrument de travail de pareille dimension et d'une telle conception.

Non seulement l'extension du contenu, mais l'ouverture d'ensemble de la perspective et la qualité de l'approche pédagogique en font une réussite: une amorce capable de stimuler la mise en route du processus. On ne peut que souhaiter une très large diffusion de cet exceptionnel instrument de travail (1).

Ouverture et audace

Les permanents au service de la Commission épiscopale des affaires sociales ont travaillé, le résultat l'indique, dans un climat de liberté.

Le nombre des références documentaires, en anglais et en français, qui renvoient à des ouvrages traitant de la théologie de libération provoquera peut-être un peu de surprise, particulièrement chez certains lecteurs qui ne prévoient pas qu'un document émanant de

la CECC les réfère à des sources dont ils ont pris l'habitude de se méfier. C'est que ce courant de réflexion théologique est encore bien vivant, qu'il ne s'est pas figé, et qu'il représente pour nous, le document des évêques le laisse entendre, une interpellation susceptible de nous aider à "développer une conscience critique", ce qui est précisément l'un des premiers objectifs poursuivis ici par la CECC.

"Un document surprenant. Car il nous met, par moments, en présence d'un type d'ouverture auquel les évêques ne nous ont pas toujours habitués..."

Les deux évêques qui signent la préface vont plus loin. Ils soulignent que le document reflète plusieurs points de vue et que, compte tenu de cette approche pluraliste, les analyses qu'on y trouve "comportent nécessairement des différences et même des contradictions". Plus encore, parmi "les références documentaires de même que les projets d'action sociale répertoriés dans ce document", certains, disent-ils, proposent "l'utilisation d'une grille d'analyse marxiste". Cette dernière observation, remarquons-le, peut valoir pour certaines références documentaires, mais il est beaucoup moins évident (ou même pas du tout) qu'elle s'applique aux projets eux-mêmes qui sont répertoriés.

Il est vrai que certaines affirmations du texte même, à cause des analyses économiques implicites qui sous-tendent certains jugements ou certaines

1. Commission épiscopale des affaires sociales, CECC, *Appel à la justice, une Société à refaire*, mai 1979, 128 pp. En vente au Service des éditions, Conférence des évêques catholiques du Canada, 90, avenue Parent, Ottawa (Ontario) K1N 7B1. Prix: \$4.50, plus 10% pour frais de poste.

prises de position, pourraient paraître discutables et passer pour des simplifications aux yeux de lecteurs, disons, de tendance néo-capitaliste.

De toute façon, les évêques prennent la peine, dans leur préface, d'assurer les lecteurs (assurance qui sera rappelée plus loin, au cours du texte, à deux ou trois endroits bien choisis) que "les références citées ne reflètent pas nécessairement les positions ou les points de vue de l'épiscopat" et que "ces références requièrent donc un discernement critique". Mais il semble bien que cette réserve ne concerne pas uniquement les références. Dans sa conférence de presse, en effet, Mgr John Sherlock, évêque de London et président du "Département des affaires sociales" de la CECC, prenait aussi plaisir à faire l'aveu suivant aux journalistes: "Disons que... tout dans le document, — vous pouvez en être assurés, — n'obtiendrait pas l'approbation de tous les évêques du Canada" (2).

En un mot, un document courageux, surprenant même. Car il nous met, par moments, en présence d'un type d'ouverture auquel les évêques ne nous ont pas toujours habitués et que certains estimerait sans doute risqué. Ce climat de liberté est pourtant de bon aloi quand il s'agit de stimuler des discussions dynamiques, conduisant à l'action.

C'est une audace, bien mesurée et modérée après tout, qui mérite d'être bien accueillie.

Une timidité excessive

Le deuxième chapitre étudie "La justice au Canada". Avant d'y aborder une série de neuf questions particulières, les auteurs s'attachent à décrire quelques-uns des problèmes "structurels" du Canada.

Leur façon de s'attaquer à un des problèmes structurels du "système politique" du Canada manifeste, toutefois, une timidité excessive.

Après avoir lu, au chapitre précédent, une ferme et nette déclaration de principe à l'effet que "les peuples ont le droit de s'autodéterminer", que "concrètement, la vision chrétienne de la libération met l'accent sur l'autodétermination des peuples", on se serait attendu à plus de clarté quand vient le temps d'appliquer ce principe à l'un des dossiers les plus actuels de la vie politique canadienne, le cas des francophones du Québec.

En effet, dès qu'on en vient à toucher cette question, la fermeté qu'affichent les auteurs du texte en traitant de plu-

sieurs autres problèmes (certains journalistes ont même parlé de "passages-choc") paraît s'évanouir.

Ainsi, le texte parle des "nations" autochtones, des "peuples" autochtones du Nord, des "peuples Amérindiens et Inuit", et affirme que ces peuples "se réclament du droit à l'autodétermination politique", alors que, dans le cas des francophones du Québec, il est question du "Québec", de la "société québécoise" et de la "société majoritairement française au Québec". On semble ici s'être efforcé d'éviter systématiquement le mot peuple et d'esquiver ainsi l'affirmation que le peuple francophone du Québec a, lui aussi, le droit de s'autodéterminer. On se contente de mentionner le problème de "l'autodétermination politique de la société québécoise".

De plus, dans le texte lui-même, il n'est nulle part question très clairement d'une remise en question ou d'une réforme constitutionnelle. On parle, à propos du Québec, d'une gestion "autonome" de ses affaires, comme si on en était à envisager simplement un problème d'autonomie provinciale. On ne trouvera aucune mention d'options concrètes telles que la souveraineté-association ou l'indépendance; on ne parlera même pas de "fédéralisme renouvelé". Des lecteurs anglophones du reste du Canada pourront fort bien rester avec l'impression que la question à étudier se ramène à celle de l'autonomie à l'intérieur d'un statu quo constitutionnel.

"Dès qu'on en vient à toucher le cas des francophones du Québec, la fermeté qu'affichent les auteurs en traitant de plusieurs autres problèmes... paraît s'évanouir."

On pourra toujours invoquer le fait que les auteurs se défendent d'avance en signalant eux-mêmes que ce document de travail a plusieurs limites et qu'il demande à être complété par les animateurs. Mais il y a tout de même des limites à la limitation! Celle-ci s'apparente à de la stérilisation. Le problème constitutionnel tel que soulevé réellement au Québec a assez d'importance et d'acuité pour exiger un autre traitement.

Dans un instrument de travail où on répète à tout propos qu'il faut "développer une conscience critique", en vue

de l'action, où on affirme présenter "plusieurs points de vue différents, voire même contradictoires", on ne s'est guère efforcé d'éveiller, sur ce point pourtant évident, les lecteurs anglophones du Canada. On donne plutôt l'impression, malgré les références données, de voiler la réalité du problème constitutionnel.

A la fin de chaque développement consacré à un problème donné, le texte fournit habituellement une série de "questions de recherche-action". C'est ainsi qu'à la fin de la section qui traite du "développement du Nord", il y a un questionnaire dans lequel, par exemple, on n'a pas peur de demander:

Quelles initiatives pouvez-vous prendre, en tant que chrétiens, pour aider les peuples autochtones du Nord dans leurs luttes pour changer la situation et défendre leurs droits?

Vous ne trouverez pas de questionnaire comparable, à la fin de la section qui aborde le problème de "l'autodétermination politique de la société québécoise".

Que cache cette fuite? Et qu'est-ce qu'elle révèle? La simple prudence? Une peur invouée?

Pourtant, comme le disent les évêques qui signent la préface, répondre à l'appel à la justice, c'est un défi. "C'est un défi majeur qu'ont à relever les communautés chrétiennes... engagées dans des luttes en faveur de la justice."

Le 21 août dernier, l'Assemblée des évêques du Québec (AEQ) publiait un vigoureux message pastoral intitulé "Le peuple québécois et son avenir politique". Les évêques du Québec ont proposé leur intervention dans un climat de dialogue, et il ne serait pas surprenant qu'ils reviennent sur la question nationale à la lumière des réactions suscitées par leur première prise de parole ou en tenant compte de l'évolution des événements et du débat politique.

La CECC, de son côté, ne peut guère s'en tenir au texte somme toute très timide que présente, sur cette question précise, le document de travail "Appel à la justice", diffusé en anglais et en français de l'Atlantique au Pacifique; les évêques du Canada poseraient, en effet, un geste heureux, bien accordé à "la mission prophétique de l'Eglise", s'ils publiaient une déclaration plus réaliste et plus à jour, ne serait-ce que pour appuyer en collégialité le message de l'AEQ et mettre en valeur ses orientations aux yeux des catholiques de l'ensemble du Canada.

2. The Catholic Register, 2 juin 1979, p. 2.

FACE À L'ACTUALITÉ

Le Pape aux États-Unis

Celui qui avait promis aux indios du Mexique qu'il se ferait leur porte-parole, et qui avait permis aux croyants d'Europe orientale de faire entendre leur voix, quel salut allait-il annoncer aux chrétiens de la société d'abondance, quelle libération prêcherait-il aux consommateurs de la civilisation permissive et libérale?

Certains attendaient de lui qu'il refasse l'unité d'une Eglise que le "pluralisme" aurait atténuée; d'autres voyaient dans son passage officiel la consécration du statut de pleine citoyenneté des catholiques américains, l'achèvement de la promotion sociale de ces fils d'immigrants, amorcé par l'élection de John Kennedy; plusieurs, enfin, croyants ou non, appréciaient d'avance en Jean-Paul II le chef de file, à l'aise avec ses valeurs et avec les choix qu'elles imposent, et "qui rayonne comme aucun autre leader vivant" l'autorité d'une force, d'une foi et d'un engagement personnels". (Meg Greenfield, *Newsweek*).

Il est venu. Nous avons pu suivre l'une ou l'autre étape de son voyage. Ses propos nous ont été résumés et expliqués.

A écouter les commentaires et à parcourir les reportages de la presse, il est difficile de réprimer un sentiment de "déjà vu", comme si la "couverture" d'un voyage de ce pape obéissait désormais aux règles d'un genre littéraire fixe. Coup sur coup, on nous propose le spectacle d'un parcours triomphal, ponctué de remarques extasiées sur le leadership "charismatique" du Pape polonais et la séduction qu'il exerce sur les foules, puis, une fois venues les inévitables prises de position en matière de morale sexuelle et de discipline ecclésiastique, le ressac, le désenchantement devant le "conservatisme" et la rigueur du chef spirituel.

A ce chaud et froid de l'opinion publique, qui relève sans doute du culte des "superstars" (*Time*), répond chez beaucoup d'entre nous un malaise plus profond. Daniel Berrigan l'exprimait de façon imagée en disant que Jean-Paul II a bien "avisé" la poutre dans l'oeil de l'Amérique, mais qu'il en oubliait la paille dans le sien: "ses vues sur les femmes sont dépassées, et il est peu probable qu'il change d'avis. Nous ne pouvons pourtant pas pratiquer l'*apartheid* à l'autel".

Au fond, il s'agissait, encore une fois, d'acculturation. On aurait aimé que le pape encourage explicitement les efforts de renouveau et les recherches de cette partie de l'Eglise catholique des États-Unis qui a choisi de "sortir du ghetto" pour s'incarner "dans le monde" pluraliste, fébrile et changeant de la société américaine. En choisissant de faire escale en Irlande, en route pour Boston, Jean-Paul II mettait déjà l'accent sur les sources les plus traditionnelles du catholicisme américain.

Restent, pourtant, l'intérêt, l'enthousiasme, la ferveur des millions de personnes qui ont voulu voir et entendre Jean-Paul II. "No matter what he says, he is the pope", disait quelqu'un dans la foule. Le malaise n'est-il pas surtout le fait des permanents de l'Eglise, de ceux qui répondent, sur le terrain, aux questions et aux appels

des couples, des femmes, des homosexuels, malaise aussi des théologiens et de certains groupes plus engagés qui entendaient ce que l'Eglise pourrait devenir?

Au plan de l'évolution interne et de la discipline de l'Eglise catholique, l'histoire récente nous remet régulièrement sous les yeux le jeu de la tension entre la masse du peuple chrétien, les initiatives des groupes de pointe, les recherches des théologiens et les décisions des pasteurs. Les points de cristallisation sont rares, qui permettent de mesurer, d'un seul coup d'oeil, l'évolution des idées, des comportements, des priorités. Ce fut le cas du concile Vatican II, du synode de 1971, de la Lettre "Octogesima adveniens" au cardinal Roy.

On imagine mal que, dans le contexte d'une visite pastorale, le pape décide, d'un trait de plume ou dans un généreux élan oratoire, de modifier la pratique et la doctrine reçues en passant par-dessus les conférences épiscopales nationales ou en faisant abstraction de la complexité que prennent ces questions, considérées à l'échelle des cinq continents. Les réformes en profondeur naissent de la vie et de la réflexion des communautés chrétiennes; elles seront sanctionnées et reconnues officiellement quand le temps et l'expérimentation auront démontré qu'elles correspondent effectivement aux besoins de l'Eglise. On peut penser que, de plus en plus, en vertu du principe de la collégialité, les étapes de la reconnaissance officielle iront de la périphérie au centre, en partant de la communauté locale et de l'instance diocésaine pour aboutir finalement au placet des conférences épiscopales et des dicastères romains.

Au plan de l'enseignement moral, par ailleurs, Jean-Paul II rappelait aux écoliers irlandais qu'il ne peut jouer le rôle de "directeur de conscience" de chacun des auditeurs qui viennent l'entendre. Devant une foule, il se doit de rappeler les principes fondamentaux de la morale chrétienne et d'alerter la conscience des peuples à leurs errances collectives. Entre le confesseur ou le conseiller moral qui accompagne le discernement d'un individu, et le pasteur suprême qui propose un enseignement universel, les différences du discours pastoral ne devraient plus surprendre, encore moins scandaliser.

C'est donc à une certaine hauteur qu'il convient de se placer pour bien entendre la prédication que Jean-Paul II a adressée à ses auditeurs américains. Et il serait dommage que le tintamarre des vivats nous empêche d'accueillir un appel à la conversion qui ne nous rejoint pas moins que les foules du Yankee Stadium ou les diplomates des Nations unies auxquels il fut proposé.

Aux hommes politiques — mais cela ne concerne-t-il pas aussi chaque chrétien conscient de ses responsabilités dans le monde de ce temps? — Jean-Paul II a rappelé la nécessité de transformer les systèmes de production et de distribution qui aliènent le travailleur de son travail, qui perpétuent et qui élargissent le fossé qui sépare les possédants de ceux qui n'ont rien.

Martin Luther King avait proclamé à la face de l'Amérique des années 60 que le Noir serait le salut du

Blanc; Jean-Paul II vient de nous rappeler que c'est le pauvre, le Lazare de la parabole, qui sauvera notre civilisation de riches. "Nous ne pouvons rester sans rien faire, à jouir tranquillement de nos richesses et de notre liberté, si quelque part le Lazare du XXe siècle frappe à notre porte." Encore une fois, il est question de plus que de "faire la charité". Il s'agit de justice. "Il n'est pas juste que le niveau de vie des pays riches cherche à se maintenir en drainant une large part des réserves d'énergie et de matières premières qui doivent servir à l'en-

semble de l'humanité".

Si ces considérations nous paraissent banalement pieuses ou utopiques, c'est peut-être que nous n'avons pas commencé de reconnaître notre propre "frénésie de consommation, énervante et morose", et que nous nous refusons à envisager les conversions personnelles et collectives que le désordre international devrait nous imposer.

Albert Beaudry

Une seule lutte

Sous le thème *Une double exploitation, une seule lutte*, 450 délégué(e)s (75%F, 25%H) de la FTQ (Fédération des travailleurs du Québec) ont étudié la condition des femmes au travail lors du colloque qui les réunissait, à Montréal, les 30 septembre, 1er et 2 octobre derniers. Après les discours d'usage, on s'est mis au travail: les membres des différents ateliers ont étudié l'une ou l'autre partie d'un document d'appoint. Un comité de synthèse a produit par la suite le rapport qui a été débattu en assemblée plénière. On peut deviner la somme d'énergies investie par le Comité de la condition féminine dans la réalisation de ce colloque. Il faut cependant noter qu'il demeurerait sous la responsabilité du comité exécutif de la centrale. M. Louis Laberge présidait l'assemblée.

La tenue même de ce colloque devrait étonner: *que s'est-il donc passé, qui justifie cette attention aux revendications des femmes?* Se serait-on "converti" (enfin!) à leur cause? Il y a dix ans à peine, qui eût imaginé pareilles séances de travail sur les congés de maternité-paternité, les garderies, la santé-sécurité au travail, la négociation collective, la lutte à la discrimination et l'action syndicale?

Un événement de cette importance témoigne sûrement de la ténacité des militantes féministes en milieu syndical. Il ne faudrait pas minimiser l'impact de la soixantaine de propositions qui ont été adoptées dans l'assentiment général. On notera, à titre d'exemples, la promotion de l'intégration des femmes aux instances décisionnelles, les cours d'éducation syndicale sur la question des femmes travailleuses et les congés de maternité et la présentation de la maternité comme responsabilité sociale. Il y a certes lieu d'encourager et de soutenir de telles prises de parole, et, plus globalement, de tels travaux. Ce sont autant de signes de la lente transformation de la mentalité des femmes et des hommes de notre culture.

Mais où en est vraiment rendu le rapport de force hommes-femmes dans notre patriarcale société? Comme le disait madame Lise Payette, lors de l'ouverture du colloque: "... les Québécoises en ont assez de promesses. Elles en ont assez de se faire courtiser parce que les dirigeants, tous les dirigeants, tous les pouvoirs, même syndicaux, viennent de réaliser que le féminisme, c'est rentable". Il n'est plus de mise, pour un homme en vue — sauf peut-être dans l'Eglise — d'afficher une résistance farouche aux revendications des femmes. La répression n'en devient que plus subtile: *recupération, opportunisme, rentabilisation politique*. L'évolution des tactiques du pouvoir accompagnerait-elle l'évolution des

mentalités? Nous faudra-t-il découvrir une face cachée à ce colloque?

Il est à déplorer que l'*"implication masculine ait eu des effets négatifs sur la participation des femmes possédant une expérience syndicale plus limitée"*. Cette petite remarque, glissée dans l'introduction du rapport débattu en plénière, jetait déjà un doute sur la place réelle des femmes au sein de ce colloque (qui pourrait être celui d'une autre centrale, d'un mouvement ou d'un organisme quelconque, d'une entreprise privée ou gouvernementale). Ce n'était qu'un signe avant-coureur.

On l'a vite oublié, car le déroulement particulièrement harmonieux de la journée laissait croire à la bonne volonté des participants et des participantes. Le discours de clôture approchait. Il ne restait que quelques propositions à discuter. Tout le monde avait hâte d'en finir. Mais l'adoption d'une proposition à l'effet que "les comités de la condition féminine de la FTQ travaillent en liaison avec les comités des autres centrales et qu'ils participent à toutes les activités intercentrales sur la condition féminine" devait trahir le paternalisme qui se cachait derrière les sourires condescendants de quelques dirigeants ainsi que de leurs partisans et partisanses.

Ils refusaient obstinément toute collaboration avec les comités de la condition féminine de la CSN et de la CEQ. Rappelant avec insistance de douloureux maraudages et faisant écho à des prises de position du Comité de la condition féminine où l'on rejetait ce principe (sur vote divisé), ils s'appuyèrent également sur la tradition qui veut que, depuis quelques années, la FTQ ne participe pas à ce genre d'organisations intercentrales (marche du 1er mai, groupe de travail sur la santé-sécurité au travail, etc.).

Mais, comme le notait une intervenante, n'est-ce pas exercer une discrimination que d'étiqueter et de diviser, *sur cette question*, les femmes des différentes centrales? Qui donc a intérêt à fragmenter leur action, sinon ceux-là mêmes qui s'en voudront de s'être fait jouer un si bon tour? En adoptant cette proposition, l'assemblée aura pris au sérieux le thème du colloque: les femmes de la FTQ mènent *une seule lutte*, celle de toutes les femmes.

La remise en question de cette politique de la FTQ aura été le point tournant de cette rencontre. Test de vérité pour les uns, espace de liberté pour les autres. Les femmes ont réussi à mettre le pied dans la porte, et elles comptent bien l'ouvrir largement.

Ginette Boyer

Droit de la famille, droit des femmes?

Le noyau familial demeure la cellule de base de notre société. Au Québec, c'est le Code civil, en vigueur depuis 1866, qui régit la vie juridique de ce noyau. Inspiré du droit coutumier français dont les institutions remontent à plusieurs siècles en arrière, le Code attendait depuis trop longtemps déjà d'être remis à jour. Un projet de révision a été mis en route il y a une dizaine d'années et, en 1978, l'Office pour la révision du code civil (O.R.C.C.) déposait son rapport final. Après en avoir pris connaissance, le ministère de la Justice décidait d'amorcer la réforme en s'attaquant d'abord à la tranche du droit familial. On tenait à prendre le pouls de la population en cette matière: on a institué une commission parlementaire pour permettre aux individus, aux groupes et aux organismes intéressés d'exprimer leur avis sur les changements proposés par l'O.R.C.C. Le temps de la consultation tire à sa fin; le ministère compte déposer bientôt un premier projet de loi.

Le Service Consult-Action du Conseil du statut de la femme (C.S.F.), en collaboration avec les bureaux régionaux de l'Aide juridique, entreprenait, le 29 septembre, une tournée de onze rencontres, à l'intention des femmes de toutes les régions du Québec. Ceci pour les informer des changements proposés, pour les sensibiliser à ce qu'implique pour elles la réforme qui s'amorce, et pour stimuler une prise de parole chez celles qui sont restées trop longtemps silencieuses dans le débat politique.

1. Réalisé par le Conseil du statut de la femme en collaboration avec la Commission des services juridiques et les bureaux régionaux de l'Aide juridique, *Droit de la famille, droit des femmes?*, Québec, Bureau de l'Éditeur officiel du Québec, juillet 1979.

2. Le service Consult-Action suggère quelques formes pratiques de prise de parole dans un document paru tout dernièrement: *Pour les Québécoises égalité et indépendance, suite ... pour femmes décidées*. Pour plus de renseignements s'adresser au C.S.F., 760, boul. St-Cyrille est, 16^e étage, Québec, G1R 5A9 (1-800-361-4349) et 1255 Place Philipp, bureau 708, Montréal, H3B 3G1 (873-8384).

A la rencontre de Montréal-centre, qui se tenait à l'Université de Montréal le 30 septembre dernier, nous étions une soixantaine à nous parler entre-femmes (l'assistance masculine se limitait à trois ou quatre participants). Munies d'un document de travail fort bien conçu, nous nous sommes divisées en ateliers, chaque atelier comptant une animatrice du C.S.F. et, comme personne-ressource, une avocate de l'Aide juridique. Le document, *Droit de la famille, droit des femmes?*(1), propose quatre sujets d'étude: le nom de naissance et les droits de l'enfant, le mariage et l'union de fait, les biens des époux, la rupture. Chaque section commence par rappeler l'état actuel de la loi, résume les changements proposés par l'O.R.C.C., suggère quelques pistes d'analyse et de discussion, et s'achève sur un tableau schématique des principales interventions sur le sujet en commission parlementaire.

La mise en commun, en plénière, du travail de la journée a abouti au lancement de trois pétitions qui circulent présentement dans le public: pour le double-nom (tel que proposé par le C.S.F.), pour le divorce "sans faute", et sur les changements à introduire dans la législation sur l'union de fait.

Deux voix d'Eglise se sont fait entendre en commission parlementaire: celle de l'Assemblée des évêques du Québec et celle de l'Association des parents catholiques. Affichant des positions plutôt conservatrices en regard des autres mémoires déposés, ces deux interventions ont au moins le mérite d'avoir été faites. Faut-il croire que des lois qui affecteront directement la vie de la famille suscitent peu d'intérêt chez les chrétiens du Québec? Nous sommes tous et toutes, pourtant, *sujets* d'Eglise, et l'Eglise du Québec ne se réduit pas à l'A.E.Q. et l'A.P.C.

A nous de prendre la parole(2); le métier est en place, l'heure est venue de choisir les fils dont les femmes et les hommes du Québec tisseront *ensemble* leur avenir.

Kate Bulman

Ce qu'on attend des Églises

Il semble qu'on fonde beaucoup d'espoir sur l'intervention des Églises pour aider à résoudre les problèmes du monde actuel. C'est sans doute ce qui explique le choix du "Centre québécois de Relations Internationales" de faire porter sur "Le rôle des Églises dans les relations internationales" son dernier congrès, tenu à l'Université Laval du 26 au 28 septembre dernier. Ce qui explique aussi l'insistance à rappeler, tout au long des sessions, que les Églises décevraient l'attente des peuples, même non croyants, si elles cédaient à "la répugnance traditionnelle de toute organisation, ecclésiastique ou non, devant l'action violente et le changement", une déception qui pourrait leur enlever toute crédibilité, même au plan de leur message spirituel. En revanche, on redouterait les sursauts de zèle qui les porteraient à prendre position sans les précautions, notamment les analyses objectives, qu'exige la complexité des situations nouvelles.

Dans cette réflexion sur le rôle des Églises en des questions qui intéressent l'univers, on a regretté l'absence de représentants du bouddhisme et de l'islam, dont l'influence s'étend à plusieurs continents et qui comptent, ensemble, plus d'adhérents que toutes les Églises chrétiennes réunies. Néanmoins, la collaboration de plusieurs pays (France, États-Unis, Belgique) et la compétence particulière des participants auront permis de prendre une conscience plus précise du travail à entreprendre pour que les Églises s'acquittent du rôle qui leur revient: projeter un éclairage désintéressé, rappeler les valeurs, reformuler les considérations éthiques sans lesquelles l'humanité n'a plus de sens et s'aspire en tentatives trop courtes pour ne pas compromettre l'avenir.

Le congrès est apparu comme une première étape dans ce travail préparatoire, par l'analyse des attitudes spontanément intolérantes des humains face à ce qui est

différent d'eux-mêmes (E. Levinas); par l'étude du jeu renouvelé des pouvoirs (modification des pouvoirs en place, émergence des "contre-pouvoirs") tant dans les sociétés politiques qu'à l'intérieur des Eglises elles-mêmes (M. Passicos) — avec les tensions diverses qui en résultent tant au plan de l'action qu'à celui de la doctrine.

Dans les luttes qui se livrent autour du progrès technique, soit pour l'accaparer en vue du confort ou de la domination, soit pour s'en approprier une juste part et mettre fin à un sous-développement insupportable, indigne de la personne humaine, les pouvoirs et les contre-pouvoirs justifient plus facilement leur recours à la violence au mépris des droits de l'homme, voire jusqu'à la torture qu'on essaie de rendre "propre"; il se crée des alliances, des monopoles (comme celui des U.S.A. et de l'U.R.S.S. dans le nucléaire) et les problèmes s'internationalisent rapidement.

Les Eglises, autrefois plutôt réservées en tant qu'institutions, reconnaissent que le progrès n'a rien qui s'oppose à leur tradition de foi bien comprise, et même qu'il paraît indispensable pour effectuer des rattrapages qui s'imposent, pour mettre fin rapidement au scandale que constitue l'indigence de la majorité de l'humanité. Mais ces mêmes constatations rendent inquiétant l'usage qu'on peut faire du progrès, quand les conséquences n'en sont pas exactement prévisibles. Enfin, la décentralisation, qui remet plus de responsabilités et d'autonomie aux Eglises locales, risque toujours, quand les problèmes s'internationalisent, de les mettre en opposition avec l'autorité centrale, comme aussi de les affronter à une partie des fidèles qui les auraient d'abord sensibilisées à la solidarité humaine et aux exigences de la justice: on hésitera souvent à déstabiliser tant de choses.

Autre difficulté: les Eglises peuvent se trouver trop rapprochées des pouvoirs locaux pour être vraiment libres, ou trop éloignées idéologiquement pour paraître désintéressées. Là-dessus, on est allé jusqu'à dire que, pour dissiper cette méfiance a priori, il ne faudrait pas hésiter à donner des preuves irréfutables d'engagement dans la situation locale, fût-ce au risque d'être taxé d'imprudence, à l'extérieur. Car il y a "un poids objectif de la moralité s'opposant aux forces politiques, retardant leurs effets, les détournant de leur ligne générale".

Pour y faire consentir, il faut jouir d'une grande confiance. Celle que mérite justement le courage de risquer des avantages durement acquis, quand la justice est bafouée, ou la paix indûment compromise.

Comment y réussir, surtout quand les idéologies nouvelles, sensibles à l'action du temps dans l'aventure humaine, ont tendance à interpréter tout retard comme une complicité objective avec les événements, à confondre prudence et trahison? Comment garder l'indispensable attitude de tolérance, qui sait que "l'universalité humaine ne se dégage pas par la réduction des différences à ce qu'elles présupposent de commun" (la tendance totalitaire), que "la justice recherchée dans la violence pure court ses plus grands risques", enfin qu'il faut reconnaître la part tolérable dans l'autre, même dans l'ennemi, respecter "ce qui fonde la société elle-même: la proximité du prochain".

Mais cet effort pour mener une action significative reste toujours grevé de l'incertitude d'avoir à vivre la révélation dans les sursauts du quotidien; l'aventure du Royaume de Dieu progresse dans la réalité et demeure, selon la théologie de la libération présentée avec chaleur par Le Cardonnel, la voie normale par laquelle l'Eglise peut approfondir le message même qu'elle doit porter, tout comme les disciples d'Emmaüs ont mieux saisi les Ecritures après l'épreuve de la passion, quand ils se sont retrouvés et qu'ils ont reconnu la présence de Jésus *au partage du pain*.

Je ne puis ignorer qu'en parlant d'Eglises on s'est habituellement référé aux représentants officiels, malgré deux rappels - restés sans écho - que les fidèles constituent aussi l'Eglise, et que sans un certain accord avec leur communauté, les interventions officielles des Eglises n'auraient guère de poids. Cette réduction, compréhensible peut-être sur le plan de l'impact immédiat d'une intervention, reste symptomatique d'une époque où les individus ont trop tendance à se dérober à leurs responsabilités, à se cacher derrière des organismes plus anonymes que vraiment collectifs.

Roger Marcotte

Penetanguishene

Après deux ans d'efforts pour obtenir l'école secondaire française à laquelle ils ont droit, les Franco-Ontariens ont résolu de créer à Penetanguishene une école parallèle française — l'Ecole secondaire de la Huronie — autonome et indépendante.

Notons tout d'abord que si la loi ontarienne de l'éducation autorise la création d'écoles francophones, cette même loi contredit le principe pour lequel elle est formulée: en effet, elle prévoit que les conseils scolaires — qui administrent le budget — doivent se prononcer sur l'établissement de telles écoles. C'est ainsi qu'ils ont pu faire obstacle à la création d'écoles à Penetanguishene, tout comme à Windsor il y a deux ans.

Dans ces circonstances, c'est donc l'Etat lui-même qui sanctionne, par une loi, un mécanisme permettant d'en empêcher l'application. Le scénario de l'hypocrisie se répète, au gré des humeurs du temps, et les castors du Conseil scolaire de Simcoe continueront longtemps à ron-

ger la paroi résistante de la minorité française. Quand le gouvernement de monsieur Davis s'ouvrira-t-il les yeux sur sa propre responsabilité? Quelle responsabilité? Celle d'amender une loi qui, certes, le dérange, surtout en période pré-électorale.

Comme le dit Patricia Dumas dans *Le Devoir* du 30 août, le Conseil scolaire de Simcoe a des motifs pour continuer son opposition, car il veut, prétend-il, forcer le gouvernement à légiférer, ce que celui-ci n'osera faire, soyons-en convaincus. Ce qu'une poignée de Franco-Ontariens a réussi péniblement demeure une leçon: que chaque groupe minoritaire engage courageusement la lutte pour la défense de ses droits et que cette lutte progresse au niveau de chaque région, en comptant sur l'appui des associations nationales et en politisant le mouvement de revendication.

Robert Toupin

79-09-15

QUEL ESPOIR POUR UN NOUVEL ORDRE ÉCONOMIQUE INTERNATIONAL?

DEUXIÈME PARTIE

par Vincent Cosmao

Dans la première partie de cet article, parue dans notre livraison d'octobre, Vincent Cosmao, directeur du Centre Lebreton (Paris), montrait la nécessité d'un nouveau système de rapports entre peuples et groupes-sociaux, et l'urgence d'une volonté concertée de construire ce nouvel ordre international. Cette deuxième (et dernière) partie explique l'enjeu politique que représente la construction d'une société mondiale et le défi qu'elle pose au christianisme. Rappelons que ce texte était prononcé au congrès de l'Entraide missionnaire, le 7 septembre dernier.

2 La construction d'une société mondiale est l'enjeu politique de la fin du millénaire

En nous proposant la négociation du conflit qui se précise entre eux et nous, les pays en sous-développement nous forcent à entrer effectivement en politique internationale. L'objet de toute politique est, en effet, la construction de la société ou des conditions de la vie collective, c'est-à-dire de l'existence humaine, par la négociation des contradictions et l'articulation des intérêts qui ne sont jamais naturellement complémentaires ou compatibles.

Si l'homme n'existe qu'en société, la société, pas plus que l'homme, n'est pas donnée dans la nature; elle n'existe que dans la mesure où elle se construit et elle ne se construit que dans la mise au point et la mise en oeuvre des systèmes de régulation ou des contraintes qui permettent aux hommes de vivre ensemble.

Pendant si longtemps les peuples ont été menés par des individus ou des minorités qui s'y croyaient ou s'y prétendaient prédestinés par Dieu ou par la nature, qu'il faut du temps pour se faire à l'idée qu'une telle tâche ne peut être menée à bien que dans la mesure où tous, sans exception, peuvent y participer. Nul ne peut, en effet, savoir ce qui convient à autrui ni, a fortiori, en décider pour lui. A l'échelle internationale c'est la participation de tous les peuples à la construction de la société mondiale qui est aujourd'hui en question et donc la redistribution du pouvoir qui en est la condition.

Mais le pouvoir ne se redistribue que dans la mesure où ceux qui ne l'ont pas le prennent, ou du moins en conquièrent leur part. Si paradoxal que cela puisse paraître, cette

redistribution du pouvoir correspond aussi à l'intérêt de ceux qui le détiennent actuellement. Certains, qui sont puissants, ont compris, à l'expérience, qu'ils ne peuvent jouer indéfiniment aux gendarmes du monde. Tous ceux qui participent au pouvoir comprendront de même que la participation de tous à la restructuration de la société mondiale est la condition de sa réalisation et il est de l'intérêt de tous qu'elle se construise.

L'homme et l'inégalité

Après la mise en évidence des contradictions dont la résolution est l'objet de la politique, la réflexion sur la vie collective et sa régulation est, en effet, conduite à s'engager sur de nouvelles pistes qui nous mèneront à découvrir combien radicalement la politique est la condition de l'existence humaine, à l'échelle de l'espèce plus encore qu'à l'échelon des nations.

D'une part il apparaît, à l'observation et à l'analyse, que, laissées à leur propre jeu, les sociétés se structurent inévitablement dans l'inégalité. Il en est de cette inertie comme de la pesanteur ou de la résistance de l'air. Sa reconnaissance et sa prise en compte sont la condition de sa neutralisation ou de sa maîtrise.

On voudrait aujourd'hui au nom de la science, de la génétique ou de la sociologie, nous imposer cette évidence comme une norme selon laquelle les élites seraient prédéterminées au gouvernement des masses, elles-mêmes condamnées à se laisser conduire. Si la réplique à cette nouvelle idéologie en reste souvent au plan de l'imprécation, de la proclamation ou de la profession de foi c'est, sans doute, que sachant qu'il en a presque toujours été ainsi, nous risquons d'être démunis devant l'assurance des porteurs de ces nouvelles évidences. Ce n'est, en effet, pas la "nature humaine"

ne" de la philosophie des lumières, fondement des droits de l'homme et du citoyen, qui fera le poids devant la nature dont on nous révèle les constantes, les régularités ou les lois. Que l'inégalité soit dans la nature des choses, les indices n'en manquent pas et il importe de les prendre en compte. Donnée au départ, elle se multiplie cumulativement au fur et à mesure que les individus ou les groupes sont soumis aux déterminations qui les font ce qu'ils sont ou du moins délimitent étroitement leurs possibilités de développement ou d'accomplissement. Aucune utopie égalitaire, si puissante soit-elle pour soulever les aspirations ou les rêves, ne tient devant cette mise en évidence de la nature des choses.

Mais l'homme n'est pas dans la nature des choses. Produit de la nature sans doute, déterminé par elle à travers toutes les racines qu'il y plonge, il n'existe que dans la mesure où il se conquiert sur la nature, où il se construit en s'organisant pour la maîtriser et lui imposer le projet qui le constitue. Comme il arrive à faire tenir en l'air le plus lourd que l'air en s'appuyant sur la résistance de l'air, c'est en résistant à l'inégalité qui est dans la nature des choses qu'il parvient à s'organiser pour vivre en société; c'est en s'imposant des contraintes ou des lois, oeuvres de son travail créateur, qu'il crée les conditions d'une existence possible pour tous. Entre le fort et le faible, entre le riche et le pauvre, disait Lacordaire, c'est la liberté qui opprime, c'est la loi qui libère. La loi délimite en effet les espaces de la liberté et l'élaboration de la loi est bien une des tâches majeures de toute politique.

A l'échelle internationale où la structuration de la collectivité humaine dans l'inégalité apparaît dans toute son ampleur, c'est à l'élaboration et à la mise en oeuvre de la loi que nous sommes désormais invités, étant bien entendu qu'il ne peut plus être question pour quelques-uns d'imposer leur loi à tous, dans la mesure où tous prennent conscience de leur droit à la parole.

Il est clair, en effet, par ailleurs, que la loi ne s'impose et que les sociétés ne se structurent que dans la mesure où les contraintes nécessaires sont perçues et reçues comme nécessaires, comme allant de soi, en un sens comme sacrées. La sacralisation des organisations sociales au fur et à mesure qu'elles se construisent est une autre régularité, constante ou loi des dynamiques sociales. Ce fut longtemps la fonction des religions de faire aller de soi les contraintes qui s'imposaient ou dont ceux qui avaient le pouvoir avaient décidé qu'elles s'imposaient. L'histoire nous a montré à quelle profondeur devait aller la désacralisation, jusqu'à l'athéisme y compris, quand il fallait transformer les systèmes sociaux ainsi imposés à l'évidence.

Mais la sécularisation des sociétés, avec le développement des sciences sociales, n'a pas mis fin à de tels processus. Les pouvoirs ou les projets de société continuent à se sacraliser, souvent avec d'autant plus de rigueur qu'ils se veulent scientifiques et donc a-religieux. C'est le signe qu'au-delà même de la référence au sacré ou au divin c'est la structuration de l'"inconscient collectif" qui semble être la condition du fonctionnement des organisations sociales: la vie collective n'est possible qu'à base d'évidences qu'il ne peut être question de mettre en question.

Mais s'il en est ainsi dans la nature des choses, c'est ici aussi avec la résistance à la nature des choses que commence la politique. Elle ne peut être que la pratique toujours à reprendre de l'organisation des rapports qui constituent la vie collective.

L'entrée en politique internationale dépendra de notre capacité à élaborer, ensemble, la loi qui nous gouvernera et à maîtriser l'inertie qui tend à l'imposer comme divine ou découlant de la nature des choses. A peine est-elle élaborée, il faut en effet l'amender dans une négociation permanente qui sera désormais la condition de notre vie collective.

3 Dans cette situation internationale le christianisme est provoqué à renaître comme mouvement historique

L'ère coloniale qui s'achève s'était ouverte au moment où, au sommet de son organisation et de son expansion, la "chrétienté" médiévale était déjà à la veille de son éclatement. Sa rupture avec l'Orient l'avait déjà réduite aux limites de l'Empire d'Occident où il fallait bien s'organiser pour vivre sur les ruines de l'ordre romain et dans le désordre consécutif aux grandes migrations que nous appelons les invasions barbares, oubliant qu'il s'agit de nos ancêtres. La résistance à l'Islam conquérant fut un des facteurs déterminants de la construction de ce système social. En se transformant en croisade elle contribuait à transformer le christianisme en religion civile de l'Occident. L'organisation de l'Eglise, qui se consolidait au fur et à mesure que l'Empire s'écroulait, la préparait d'ailleurs à être l'agent de sacralisation de l'organisation sociale qu'il fallait bien mettre en place, ne fut-ce que pour réduire l'insécurité devenue la réalité quotidienne. Les hommes de guerre, devenant princes, partageaient ainsi le pouvoir avec les hommes d'Eglise qui assuraient la bonne mort, le salut éternel. Celui-ci étant la préoccupation la plus partagée, l'Eglise sacrait les rois ou les empereurs. Leur donnant ainsi l'évidence nécessaire pour s'imposer aux peuples.

Le travail social et culturel nécessaire pour désacraliser ce système fut tel à partir du 18^e et même du 16^e siècle qu'il devait aboutir à la marginalisation de l'Eglise qui avait tenu tant de place dans la société. Elle est généralement considérée comme acquise avec l'évidence de la sécularisation des sociétés post-chrétiennes, et, par extrapolation, de toutes les sociétés.

Il ne suffit sans doute pas d'un ayatollah pour mettre en doute une telle évidence, d'autant plus que sa pratique conduirait à souhaiter l'accélération de la sécularisation.

Mais les signes ne manquent pas, en ce qui concerne le monde façonné par le christianisme, d'une rentrée en scène du mouvement historique qui s'était perverti en chrétienté. Passé par le creuset de la critique, le christianisme est en effet en train de retrouver la mémoire en revenant à ses sources historiques.

Le "virus judéo-chrétien"

Le signe le plus parlant dans l'actualité de ces dernières semaines, en France du moins, est la dénonciation par la "nouvelle droite", qui préconise la délégation du pouvoir aux élites, du "virus judéo-chrétien" qui serait à l'origine de toutes les utopies égalitaires, dénonciation qui va jusqu'à préconiser le retour au paganisme indo-européen où ceux qui "prient", ceux qui "combattent" et ceux qui "travaillent" avaient leur place et leur fonction rigoureusement délimitées selon la nature des choses.

Mais en retrouvant sa mémoire biblique ce n'est pas sur le chemin de l'utopie que se remet le christianisme. Il est renvoyé à des pratiques qui depuis toujours structuraient son existence et sa conscience: pratiques de *résistance* à la structuration et à la sacralisation des sociétés dans l'inégalité. La relation à Dieu redevient alors le rapport qui structure le plus radicalement l'existence et la conscience.

Si Dieu est Dieu en effet, tout est à tous, et il importe de s'organiser pour qu'il en soit ainsi. L'année sabbatique et l'année jubilaire représentaient ainsi dans l'Israël antique des tentatives d'introduction de ruptures ou de régulations artificielles dans l'inertie qui conduisit les sociétés à se structurer dans l'inégalité.

De même aux 4e-6e siècles l'unanimité des Pères de l'Eglise sur la communauté originelle et la destination universelle des biens représentait une réaction à la fois théologique et politique à l'accentuation de l'inégalité dans l'Empire en déstructuration et à sa reproduction dans l'Eglise elle-même. Ils allaient jusqu'à dire, et au 13e siècle l'unanimité des théologiens, canonistes et juristes allait se faire là-dessus, que celui qui manquait du nécessaire avait le droit de le prendre où il le trouvait. Formés dans l'empire romain, ils savaient de quoi ils parlaient quand ils parlaient de droit.

Dans la ligne de cette tradition nous ne pouvons, quand nous parlons de la destination universelle des biens, nous contenter de répéter les conclusions qu'ils en tiraient. Ceux qui manquent du nécessaire, ceux qui sont en situation de pauvreté absolue, ne sont pas en mesure d'aller prendre ce qui leur manque pour vivre ou pour survivre. Si nous voulons être conséquents avec nous-mêmes quand nous disons que Dieu est Dieu, il nous faut nous organiser à l'échelle mondiale pour que personne ne manque du nécessaire.

Une pratique anti-inégalitaire

De même si Dieu seul est Dieu ou, en d'autres termes, s'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, il ne peut être question de se laisser aller à sacraliser les organisations sociales qu'il faut bien construire. C'est ce que Jésus disait en clair dans sa discussion avec ses adversaires sur l'impôt à payer à César. Prenant acte du fait qu'ils avaient sur eux la monnaie de l'impôt et que donc ils reconnaissaient, de fait, César comme collecteur d'impôts, il leur dit: "Rendez donc à César ce qui est à César", c'est-à-dire sa monnaie. Mais il ajoutait "Et rendez à Dieu ce qui est à Dieu", c'est-à-dire le culte qui lui est dû et à lui seul. Mais c'était bien ce culte que revendiquait César. Les premiers chrétiens l'avaient bien compris qui transigèrent sur tout, y compris sur l'esclavage, sauf sur le culte. Dissidents du culte, leur première profession de foi, avant même de se formuler dans l'affirmation que "Jésus est Seigneur" tenait dans ce refus.

De même face aux défenseurs de la Loi, sacralisée en même temps que détournée en moyen de domination des pauvres alors qu'elle était faite, entre autres, pour éviter qu'il y ait des pauvres à perpétuité, les premiers chrétiens, comme Jésus, se comportaient avec l'assurance qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Par cette double résistance à la structuration des sociétés

Extrait de la Déclaration concernant l'instauration d'un nouvel ordre économique international, votée le 1er mai 1974 lors de la VIe session spéciale de l'Assemblée générale des Nations unies.

L'ordre économique international actuel est en contradiction directe avec l'évolution des relations politiques et économiques du monde contemporain. Depuis 1970, l'économie mondiale a subi une série de crises profondes qui ont eu de graves répercussions, en particulier sur les P.V.D. qui sont généralement plus vulnérables aux impulsions économiques extérieures. Le monde en voie de développement est aujourd'hui une force considérable dont l'influence se fait sentir dans tous les domaines de l'activité internationale. Cette évolution irréversible du rapport des forces dans le monde appelle une participation active, pleine et équitable, des P.V.D. à la formulation et à l'application de toutes les décisions qui intéressent la communauté internationale. (...)

Les événements actuels ont mis en lumière le fait que les intérêts des pays développés et ceux des P.V.D. ne peuvent plus être dissociés les uns des autres, qu'il existe une corrélation étroite entre la prospérité des pays développés et la croissance des P.V.D. et que la prospérité de la communauté internationale dans son ensemble est liée à la prospérité de ses éléments constitutifs. La coopération internationale en vue du développement représente l'objectif et le devoir communs de tous les pays. C'est dire que le bien-être politique, économique et social des générations présentes et futures dépend plus que jamais de l'existence entre tous les membres de la communauté internationale d'un esprit de coopération fondé sur l'égalité souveraine et la suppression du déséquilibre qui existe entre eux.

L'INTERDÉPENDANCE

Le rapport du club de Rome

(Reshaping the International Order) énumère cinq champs d'interdépendance qui correspondent à cinq crises majeures de notre époque:

- 1) la crise de l'**énergie**: elle force les pays industrialisés à négocier mais elle se répercute durement sur les pays les plus pauvres;
- 2) la crise **alimentaire**: dans les pays les moins avancés, la croissance rapide de la population dépasse l'augmentation de la production agricole;
- 3) la crise de l'**environnement**: elle n'est pas limitée aux régions industrialisées, car la pollution de l'eau, de l'air ou de la haute atmosphère se transmet d'une zone à l'autre;
- 4) l'usage des **ressources**: dans un monde gouverné par les prix du marché, le **Sud** se trouve perdant, tandis que l'accès continu à des ressources de haute qualité pose au **Nord** de sérieux problèmes économiques;
- 5) la dépendance technologique: le **Nord** échange sa technologie pour les matières premières du **Sud**, mais cette technologie ne répond pas aux besoins de développement de pays où abonde la main-d'œuvre non spécialisée.

tés dans l'inégalité et à leur sacralisation, le christianisme, et plus largement la tradition abrahamique, se situe dans l'histoire, quelles qu'en aient été les aberrations, les distorsions ou les perversions, comme un mouvement dont la vérité première, avec la reconnaissance de Dieu comme Dieu, est la prise de conscience que l'homme est, collecti-

vement et solidairement, l'acteur de son histoire. Un, comme il l'est dit en Adam, et comme Paul le dit plus clairement encore à propos du Christ en qui il dit que nous sommes tous un seul sujet, un seul fils de Dieu mais aussi un seul acteur de notre histoire, l'homme, l'humanité, se trouve devant la tâche qui est la sienne: organiser la nature et sa propre vie collective de telle manière que la vie soit possible pour tous. C'est bien l'objet de la politique qui doit tendre à être une pratique de construction de la société et non un débat d'idées ou une guerre de religions comme elle tend à le devenir tant que n'est pas maîtrisée la tendance à se fabriquer des dieux.

Pour la tradition judéo-chrétienne deux attitudes sont identiquement incompatibles avec la reconnaissance de Dieu comme Dieu: l'*idolâtrie* et le consentement à l'*injustice*. Mais plus radicalement encore, est incompatible avec la reconnaissance de Dieu comme Dieu la sacralisation d'une organisation sociale qui produit l'injustice en laissant jouer l'inertie qui conduit à l'inégalité croissante. Plus radicalement qu'une utopie égalitaire la tradition judéo-chrétienne a comme axe une *pratique anti-inégalitaire*.

Qu'il n'en ait pas été ainsi pendant des siècles ne change rien aux évidences qui structurent la mémoire collective, même si cette mémoire s'était perdue.

Si Dieu est Dieu, tout homme est homme.

L'espérance qui nous soulève et nous mobilise n'est pas seulement l'espérance de la vie bienheureuse. C'est ici et maintenant que Dieu nous appelle à nous faire exister, collectivement, car nous n'existons qu'en société, à son image et ressemblance et en communion avec lui, mais nous ne sommes en communion avec lui qu'à la mesure de notre communion fraternelle. Celle-ci est à construire. Elle est une *tâche* collective qui passe par l'organisation de nos rapports de telles manières que tous aient la possibilité de vivre humainement, en fils de Dieu.

C'est l'avenir de l'humanité qui est en question dans l'organisation du monde plus encore que dans la prévention de la guerre qui pourrait conduire au suicide collectif. Cet avenir de l'humanité est l'enjeu de la foi. Dieu ne sera reconnu comme Dieu que là où l'homme aura la possibilité d'être homme. Si Dieu est Dieu en effet tout homme est un homme.

Nous sommes ainsi conduits, bon gré mal gré à une *pratique politique de la foi*, c'est-à-dire à une pratique de la foi soucieuse de ses effets dans l'histoire en train de se faire.

Paradoxalement, c'est l'Eglise comme telle, communauté de ceux qui croient en Jésus-Christ et qui s'organisent pour exister socialement, qui est appelée à devenir un des acteurs collectifs de cette transformation du monde dont chaque jour qui passe montre mieux la nécessité.

L'instauration d'un nouvel ordre économique international, démarche politique s'il en est puisqu'il s'agit de restructurer tous les rapports qui constituent la vie collective, devient ainsi un des critères de la vérité de la foi et de la conversion à Dieu qui en est la porte d'entrée et la pratique toujours à reprendre. Pour être en relation vraie à Dieu il nous faut construire entre nous des rapports qui permettent à tous d'être nos frères.

Cette rentrée en scène de l'Eglise dans la vie internationale ne risque pas de conduire à une nouvelle chrétienté, comme certains pourraient le craindre. La critique radicale de la chrétienté demeure en effet la condition de l'accès à la Parole de Dieu qui confie le monde à l'homme en l'appelant à se faire exister à l'image et ressemblance de Dieu. Plus radicalement que sa négation, la reconnaissance de Dieu appelle l'homme à créer un monde habitable, tâche politique s'il en est, nous n'avons pas fini de le découvrir.

LA COMMISSION TRILATÉRALE

et la nouvelle stratégie internationale des pays capitalistes développés

Pendant toute la durée de la conférence de Puebla (III^e Conférence de l'épiscopat latino-américain), un groupe de théologiens et de spécialistes des sciences sociales a préparé des documents de travail à l'intention des évêques. Il s'agit de résumés et de synthèses dépouillés de tout appareil scientifique, mais qui font le point sur un sujet controversé. Pour évaluer la Trilatérale du point de vue du "Sud", nous avons traduit ce texte, publié en espagnol – avec tous les textes de ce groupe de travail – dans *Para entender America latina* (CEASPA, Panama, 1979).

Depuis la fin des années soixante, le système capitaliste international traverse une période de crise et de restructuration: la conjoncture devient particulièrement difficile à un triple niveau.

La conjoncture (1)

A) Sur le plan international, on remet en question, pour les renégocier, l'ensemble des institutions et des mécanismes mis en place à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Ces instances visaient à garantir l'hégémonie nord-américaine au sein du monde occidental et à coordonner l'action concertée des pays capitalistes développés face aux "défis communs" que représentaient pour eux leurs rapports avec le Tiers-monde et avec les pays socialistes.

B) Sur le plan économique, au niveau de chaque pays comme à l'échelle internationale, le système affronte durant cette période la pire dépression depuis la "Grande crise" de 1929.

C) Sur la scène politique intérieure, les nations du premier monde se trouvent affrontées à des problèmes aigus, voire à de véritables crises morales, qui poussent l'opinion publique à s'interroger sur la légitimité même de l'Etat. Au premier plan des préoccupations de leurs classes dominantes s'impose l'urgence de restaurer le consensus national. Tout ceci est étroitement relié à des événements d'ordre international comme la déroute des Etats-Unis dans le Sud-Est asiatique ou les révélations sur les activités de la CIA au Chili, incidents qui témoignent d'une perte croissante de la compétence (2) idéologique internationale des puissances occidentales.

C'est alors que quelques représentants des classes dirigeantes des pays capitalistes mettent au point une série de projets grâce auxquels ils espèrent désamorcer la situation

critique où s'enlise le système. La conjonction des trois crises que nous venons d'évoquer menace particulièrement les secteurs économiques qui dépendent d'un marché international "libre et ouvert": on craint en effet que finissent par s'imposer des tendances nationalistes et protectionnistes. C'est dans ce contexte qu'on prépare l'un des projets les plus articulés de "relance de l'ordre international": la Commission Trilatérale.

Relancer l'ordre international

En 1973, pour faire face à la crise, David Rockefeller chargeait Zbigniew Brzezinski, alors professeur à l'Université Columbia, de convoquer un groupe d'environ deux cents "personnalités" des Etats-Unis, d'Europe occidentale et du Japon, dans le but d'élaborer les grandes lignes d'une stratégie commune. La Commission trilatérale est donc formée de représentants des centres les plus importants du pouvoir économique, financier, politique et même idéologique des principaux pays capitalistes. A partir des dix-sept dossiers rédigés par les ateliers de travail et discutés par l'ensemble de la Commission, la Trilatérale s'est constituée en une sorte "d'organisme intellectuel collectif" qui représente les secteurs les plus "transnationalisés" du système capitaliste international. La "stratégie trilatérale", qui se dégage de ces documents, constitue sans aucun doute l'une des expressions les plus cohérentes des intérêts des classes dirigeantes dans chacun des pays du système capitaliste, surtout dans leurs secteurs les plus internationalisés. Par ailleurs, à commencer par le président Carter, les seize prin-

1. Les sous-titres sont de la rédaction.

2. Empruntée au vocabulaire de la linguistique et de la sémiologie, la notion de "compétence idéologique" veut signifier la capacité de convaincre, de faire partager des convictions, de "vendre" un sens. (N.D.L.R.)

En 1972, au terme d'une réunion du club du Bilderberg (qui réunissait depuis une vingtaine d'années un groupe sélect de personnalités atlantiques), David Rockefeller, président de la Chase Manhattan Bank, fut chargé d'inviter des participants japonais. En juillet 1973 se tenait la première réunion de la Commission trilatérale, sorte d'aréopage futuriste, regroupant des représentants de l'élite politique, économique, financière et même syndicale des Etats-Unis, de l'Europe de l'ouest et du Japon.

L'année dernière, la liste des membres comptait environ 250 noms, auxquels il convient d'ajouter les anciens membres qui exercent actuellement des fonctions officielles (entre autres, une quinzaine de personnalités de l'administration Carter). La délégation canadienne est dirigée par Mitchell Sharp, ancien ministre du gouvernement fédéral; on y retrouve MM. Michel Bélanger, Claude Castonguay et Jean-Luc

Pépin.

Organisme d'études, centre de concertation, foyer de contacts informels, instrument de formation pour des équipes gouvernementales, la Commission étudie et publie des documents de travail, les "Triangle Papers". Parmi la vingtaine de rapports parus (ou annoncés), on trouve abordés des problèmes économiques (N. 20 "les Exportateurs de pétrole et le système international"), des questions de relations internationales (N. 16 sur les relations Est-Ouest), des dossiers politiques (N. 8 "Crise de la démocratie", N. 18 sur les relations syndicats-patronat-gouvernement-société).

Pour une étude passionnée mais abondamment documentée du fonctionnement, de la doctrine et de la stratégie de la Trilatérale, on pourra utiliser le dernier volume de Pierre Vallières, *La démocratie ingouvernable* (Montréal, Ed. Québec/Amérique, 230 pages).

cipaux responsables de l'actuelle politique extérieure des Etats-Unis ont été membres de la Commission.

A la base de la "stratégie trilatérale", un effort soutenu pour renouer les alliances entre les classes dominantes des divers pays capitalistes. Ces ententes sont en effet la condition nécessaire pour qu'on puisse entreprendre de renégocier l'hégémonie à l'intérieur du système et pour que ces groupes d'intérêt puissent à nouveau, dans une action coordonnée, affronter leurs "ennemis communs", chez eux et à l'étranger. Voici d'ailleurs les principes fondamentaux de cette stratégie.

A) Négocier un plus grand partage du "leadership commun" de l'Europe, du Japon et des Etats-Unis: cet accord permettrait aux trois blocs d'exercer à nouveau leur domination sur les pays du reste du système.

B) Diviser le Tiers-monde. Pour ce, on isole du reste de la "périphérie" les pays "influent, modérés et responsables", plus utiles à la stratégie d'ensemble pour des raisons de sécurité ou de ressources en énergie et en matières premières.

C) Pour réaliser les deux points précédents, on développe une rhétorique de l'*interdépendance*, destinée à camoufler la domination nord-américaine et à la rendre plus tolérable pour les alliés et la périphérie.

D) Pour ce qui est du conflit avec les pays socialistes, on tente de recycler l'idée qu'il n'implique pas seulement les deux super-puissances, mais bien deux systèmes économiques et sociaux foncièrement distincts. De la sorte, on met l'accent sur les intérêts communs aux classes dirigeantes du système afin qu'en présentant leurs revendications elles tiennent compte des limites de tolérance qu'imposent à l'ensemble du système la présence et l'action d'ennemis communs.

Prospectives

Cette stratégie porterait un rude coup à l'Amérique latine, aux intérêts de ses classes populaires et à la possibilité d'un essor économique un peu autonome et indépendant, dans l'hypothèse du moins où l'on continuerait de s'en remettre à des stratégies de développement de type capitaliste. Voyons les répercussions majeures qu'aurait la stratégie trilatérale sur la vie politique et économique du continent latino-américain.

1) Même face à des projets réformistes tendant à diversifier, dans une certaine mesure, la dépendance politique et économique de l'Amérique latine, le plan de la Trilatérale

visera à restreindre le plus possible les variations et les options au sein du modèle capitaliste.

2) Le continent sera divisé en fonction d'une nouvelle répartition internationale du travail au nom de modèles de "développement" fondés sur l'intervention du capital transnational: dans la logique de ce programme, les pays latino-américains ne produiront pas seulement pour répondre aux besoins de leur marché intérieur mais pour satisfaire la demande internationale. Ceci implique que les bourgeoisies latino-américaines acceptent les règles du jeu de l'économie capitaliste internationale "libre et ouverte"... et leurs conséquences:

a) pour ce qui concerne les classes dominantes des pays d'Amérique latine, le processus de "dénationalisation" des entreprises s'accroîtra encore, en même temps qu'on assistera au démantèlement des structures industrielles nationales mises en place par les politiques protectionnistes de l'après-guerre.

b) quant aux travailleurs, l'incorporation de certaines économies latino-américaines à ce plan de division internationale du travail suppose le maintien des salaires à un niveau très bas. En effet, si certaines nations deviennent exportatrices de produits manufacturés, produits chez elles par des entreprises transnationales, c'est à la condition de continuer d'offrir une main-d'œuvre à bon marché; ce moyen de réduire les coûts de production est en effet le seul atout qui les rende concurrentielles, et donc intéressantes, pour le capital international.

3) Le résultat de pareil modèle de développement ne peut être qu'une polarisation sociale de plus en plus forte. Car en même temps que de petites minorités conservent des niveaux de revenus et des modes de consommation comparables à ceux du Centre du système, puisque leur demande est satisfaite par la production des multinationales "pour le marché interne", les masses sont incorporées à l'armée de réserve du capitalisme développé et consacrées à la production "pour le marché mondial", qui se réduit en pratique à celui des pays industrialisés. (3)

3. Le groupe de travail de spécialistes en sciences sociales tient à renvoyer ses lecteurs à des ouvrages plus détaillés, auxquels ont d'ailleurs collaboré certains membres du groupe:

La Comisión Trilateral y la coordinación de Políticas del mundo capitalista, publié par le CIDE, 1978, Mexico, 473 pp.

Carter y la Lógica del Imperialismo, publié sous la direction de Hugo Assman par DEI-EDUCA, Costa Rica (2 vol. de 780 pp.).

SITUATION CRITIQUE DES PAYS MOINS AVANCÉS

par Ernst Verdieu

Ernst Verdieu, du Centre d'Education et de Coopération Internationale, expose la situation économique des "pays moins avancés", pauvres entre les pauvres, et examine les politiques des nations du "Nord" à leur égard.

Des contrastes

Quand on parle, aux Nations unies, des "pays moins avancés" (PMA), on entend désigner une trentaine d'états, identifiés par des résolutions expresses de l'Assemblée générale adoptées depuis décembre 1971. Si l'on excepte les Iles Samoa (Océanie) et Haïti, ces pays se trouvent en Afrique (20) et en Asie (8). Les plus importants, en termes de population, sont le Bangladesh (plus de 80 millions d'habitants), l'Éthiopie (près de 30 millions), l'Ouganda, le Népal, la Tanzanie, le Soudan et l'Afghanistan (de 10 à 20 millions d'habitants chacun).

Une situation critique — Ils se caractérisent par le niveau extrêmement faible du revenu moyen par habitant (\$139 par année), par la forte proportion de leur population concentrée dans le secteur de la production agricole (80% de la main d'œuvre totale), par la faible productivité de l'agriculture et la mise en valeur très limitée des ressources naturelles, par une industrialisation embryonnaire, par le bas niveau des exportations par habitant, par une infrastructure institutionnelle et matérielle très insuffisante (dans l'administration, l'enseignement, la santé, le logement, les transports et communications, etc.), sans parler de conditions climatiques et géographiques défavorables (absence de littoral, sécheresses, désertification, fréquence des cyclones ou des inondations). (1)

Pour se faire une idée de l'écart que dessinent ces statistiques, rappelons seulement que le revenu moyen dans les pays industrialisés est au moins quarante fois plus élevé (\$6 200) et que le revenu moyen du citoyen canadien

est évalué à plus de \$7 500. (2) Quant à celui de l'ensemble des pays en développement, il est de \$505 par habitant, soit plus du triple de celui des PMA. Cette situation a amené certains observateurs à évoquer la formation potentielle d'un *Quart-monde*, végétant au-dessous du niveau de subsistance...

La faible productivité agricole de ces pays ne met pas en cause, est-il besoin de le souligner, le courage des paysans des PMA. Outre la répartition de la main d'œuvre, d'autres facteurs de production (mécanisation, engrais, technique, crédit...) font défaut. Mais ce qui assombrit encore les perspectives économiques, c'est que dans une vingtaine de ces pays, l'augmentation de la production alimentaire n'arrive pas à correspondre à l'augmentation de la population. Cela signifie en clair qu'à partir d'une situation déjà très défavorable, le sort de la population des pays dits les plus pauvres va en empirant, s'ils ne doivent compter que sur leur production autonome.

1. Ces caractéristiques ont été retenues par les experts du groupe de travail des Nations unies sur le commerce des pays moins avancés; leur étude a servi à préparer la Conférence de Manille (CNUCED V). Cf. CNUCED TD/B/735, Nations unies, 1979.
2. Ces chiffres approximatifs s'inspirent du Rapport sur le développement dans le monde, publié en 1978 par la Banque Mondiale. Il faut encore les interpréter. En effet, le revenu par habitant, tout en étant commode pour tracer une image globale de la situation d'un pays, n'est en fait qu'une fiction: à l'intérieur de chaque pays, la répartition des riches-

L'apport international et celui du Canada

Depuis plusieurs années déjà la Communauté internationale se préoccupe — au moins verbalement — du sort des pays considérés comme les plus pauvres parmi les pauvres. On peut citer, entre autres, les mesures détaillées prévues déjà à la CNUCED III (Conférence des Nations Unies sur le commerce et le développement) en 1972, la demande de traitement spécial dans le programme du Nouvel Ordre Économique International (NOEI) en 1974, et plus récemment le "Nouveau programme substantiel" négocié à la CNUCED V.

Par ailleurs, on sait combien tous les diplomates se disent préoccupés par la satisfaction des besoins essentiels, par le développement au ras-du-sol, par l'éradication de la misère absolue d'ici l'an 2 000, par des programmes propres à promouvoir le développement du monde rural.

ses est inégale. Ainsi, par exemple, la Tanzanie, le Bénin, le Niger et la Somalie ont des revenus moyens par habitant assez proches: cela ne veut pas dire que la situation de la masse de la population soit la même dans les quatre pays. Par ailleurs, le Bangladesh a un revenu national qui atteint la dizaine de milliards; le revenu par tête reste insuffisant, mais certaines dépenses d'infrastructure limitée seront possibles là, qui ne le seraient pas pour un pays qui aurait un revenu "per capita" plus élevé, mais un revenu global d'à peine une dizaine de millions.

On doit reconnaître que plusieurs, parmi les pays concernés, se sont vus récemment soulagés des dettes contractées à travers l'Aide publique au développement (APD) qui leur avait été offerte. Plusieurs donateurs sont décidés à verser l'aide à ces pays uniquement sous forme de dons.

Le Commerce international — Les PMA participent au commerce international; certains pays et certains produits comptent pour une part appréciable du commerce mondial, sans oublier les ressources stratégiques que constitue, par exemple, l'uranium de la République centra-africaine. On peut relever la part du commerce mondial qui dépend d'eux (chiffres de 1975):

1. Le jute: 53,10%, dont le Bangladesh 49,10%, le Népal 3,94%
2. Les fibres végétales: 13,48%, dont la Tanzanie 12,45%
3. Les épices: 9,67%, dont encore la Tanzanie 8,43%.

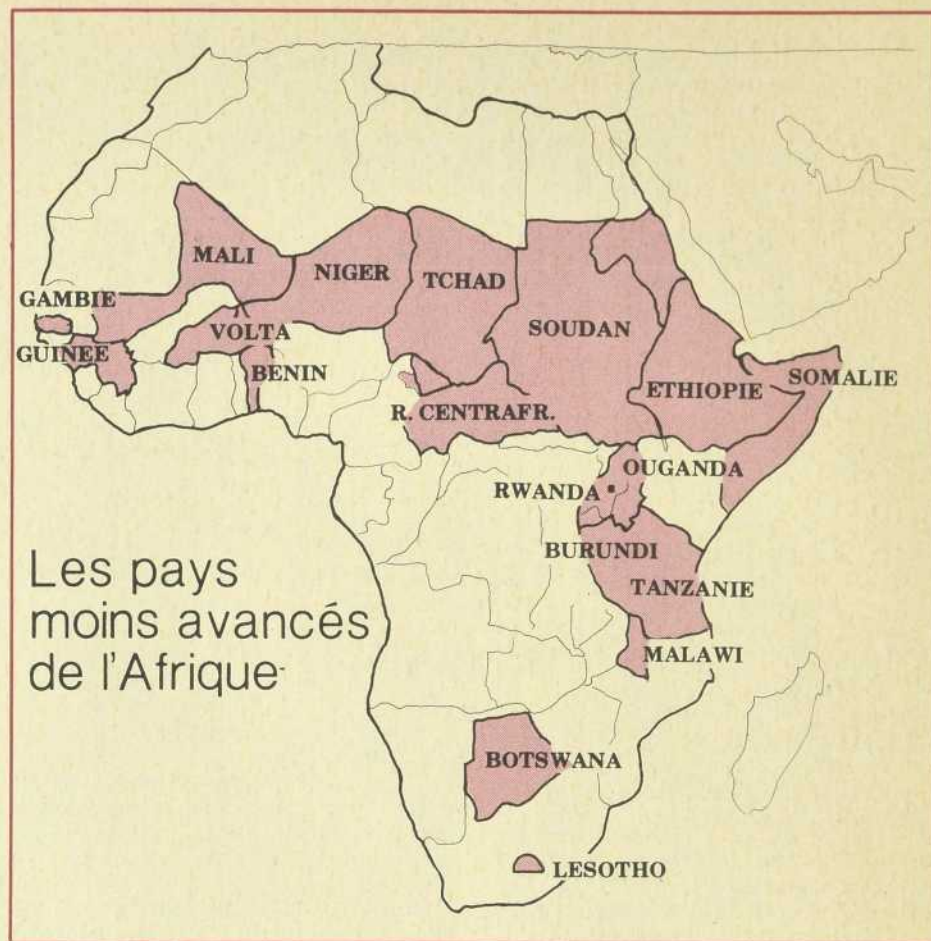
Notons encore le café (9,46%), le coton (8,36%), le thé (8,19%).

Mais on sait combien ces derniers produits dépendent de la fluctuation des cours mondiaux et du contrôle exercé par les grands producteurs et les entreprises multinationales. On sait aussi, en ce qui concerne les exportations de fibres, que des produits synthétiques de remplacement en avilissent les prix. Pire encore, durant la dernière décennie, la variation du pouvoir d'achat des exportations par habitant en dollars constants de 1977 a été négative, dans les PMA: elle est de -4,7 contre +14,0 pour l'ensemble des PED (pays en développement). (Notons que l'amélioration observée en 1975-6 dans ce domaine ne s'est pas poursuivie.)

Commerce et aide — Il est inutile de parler du déficit commercial, c'est-à-dire de l'excès des importations par rapport aux exportations, mais on peut se demander si l'aide extérieure a pu combler la faible entrée de devises provenant de l'exportation.

Certains pays, comme les îles Samoa ou la Somalie ont pu compter sur une aide qui, par habitant, a été le double — en certaines années — du pouvoir d'achat de l'exportation.

Dans l'ensemble, les PMA ont été beaucoup plus dépendants de l'aide extérieure que les autres PED. L'aide a compté, chez eux, pour 43% du total des entrées de devises par habitant, contre 25% dans les PED. Mais un examen plus détaillé révèle que les pays dont le



Les pays moins avancés de l'Afrique

Produit intérieur brut par habitant est inférieur à \$100., sont précisément ceux qui, proportionnellement, ont encore moins reçu d'aide extérieure, et ceci est encore plus vrai des quatre pays asiatiques du groupe (Laos, Népal, Bangladesh et Bhoutan) que des pays africains.

En ce qui concerne le total des apports financiers aux pays en développement, il est inférieur depuis plus de dix ans au pourcentage des PMA par rapport aux PED (c.à.d. 12,3%). Mais il y a lieu de faire les distinctions suivantes.

Peu après la crise du pétrole en 1974, on avait généralement augmenté la part d'aide allouée aux pays les plus pauvres; cela atteignait même plus de 60% dans le cas de la Chine et des pays socialistes d'Europe orientale. Mais depuis, même pour ces pays donateurs, la part des PMA a fléchi: elle n'a augmenté que de la part de l'OPEP (Organisation des pays exportateurs de pétrole), en se maintenant du côté des apports multilatéraux des pays du CAD (Comité d'Aide au Développement), dont fait partie le Canada.

Mais, et c'est fort compréhensible, quand il s'agit des courants financiers aux conditions du marché, les pays les moins avancés ne comptent pratiquement pas (sauf, peut être, pour les institutions multilatérales dépendant de l'OPEP).

Le Canada — Il est sans doute futile d'entreprendre d'analyser la position canadienne en ce domaine, et pour plusieurs raisons. D'abord, le Conseil économique du Canada, dans son rapport de 1978 "Pour un commun avenir", a suffisamment attiré l'attention sur ce qui devrait être fait si on avait la volonté politique de participer à un développement réel du Tiers-monde.

Ensuite, dans la mesure où le nouveau cabinet de M. Clark entend s'appuyer davantage sur l'entreprise privée (et le gouvernement québécois vient d'emboîter le pas), les pays les plus pauvres disparaîtront tout simplement du champ des préoccupations de l'administration.

Il est évidemment facile, dans la situation actuelle de pauvreté du Tiers-monde, d'afficher un palmarès "édifiant". Il suffit, d'une part, de parler du Tiers-monde comme d'un seul pays

Jean-Paul II aux Nations unies

Il faut prendre conscience du fait que les tensions économiques qui existent dans les différents pays, dans les rapports entre les Etats et même entre des continents entiers, comportent en elles-mêmes des éléments substantiels qui limitent ou violent les droits de l'homme.

L'abîme entre la minorité de ceux qui sont abusivement riches et la multitude de ceux qui sont dans la misère est un symptôme assurément grave dans la vie de toute société. Il faut redire la même chose, et avec plus d'insistance encore, à propos de l'abîme qui sépare chacun des pays et chacune des régions du globe terrestre.

Il faudra voir, et tout en dépendra, si ces différences de niveau de vie et ces oppositions dans le domaine de la "possession" des biens seront réduites systématiquement, et par des moyens vraiment efficaces; si disparaîtront de la carte économique de notre terre les zones de la faim, de la sous-alimentation, de la misère, du sous-développement, de la maladie, de l'analphabétisme; et si la coopération pacifique s'abstiendra de poser des conditions d'exploitation, de dépendance économique ou politique, qui seraient seulement une forme de néo-colonialisme.

d'après L'Osservatore Romano, éd. hebdomadaire franc. du 9 octobre 1979.

(sans dire que ce "pays" regrouperait près de 3 milliards d'habitants) et donc de comptabiliser un puits en Haute-Volta et un pont au Bangladesh. D'autre part, et quasiment à l'inverse, du moins en apparence, on insistera sur la "base" et ce qui, à l'égard de l'ensemble, apparaîtrait comme une goutte d'eau ou un divertissement de riches, devient un projet formidable de promotion. Il ne s'agit pas de critiquer les efforts faits à la base, ni de donner mauvaise conscience aux Canadiens. Mais il faut se

demander si ce qu'on a tendance à présenter comme un effort extraordinaire ne nous paraîtrait pas ridicule dès lors qu'on se poserait la question autrement: "Juste pour un instant, juste pour une heure, regardons leur situation en nous disant: et si c'étaient des Canadiens?"

Nous aurions alors la réponse suivante: pour ces Canadiens fictifs — les plus pauvres au monde — nous avons dépensé, en 1977, POUR CHAQUE MILLE DOLLARS du Produit national brut canadien, UN DOLLAR et 07 cents, tant

en aide bilatérale qu'en aide multilatérale (et nous avons une bonne performance, car pour l'ensemble des pays riches du CAD, la moyenne, sur MILLE dollars de PNB est de 51 cents) (3).

Le nouveau programme substantiel d'action pour les années 80 de la CNUCED

Tout le monde, à Manille, semblait préoccupé par le sort des pays les plus pauvres et on aurait pu croire qu'ils se situent désormais en dehors de la confrontation Nord-Sud. Non seulement la Banque Mondiale, avec M. McNamara en tête, clame qu'il faut faire disparaître cette "misère absolue", mais on est même disposé à admettre que ces pays ne sont pas dangeux.

"Le retard des pays les moins avancés", écrit le groupe d'experts déjà cité "est tel que les marchés mondiaux pourraient s'adapter à des taux de croissance très élevés des exportations en provenance de ces pays, sans qu'une restructuration profonde soit nécessaire" (4).

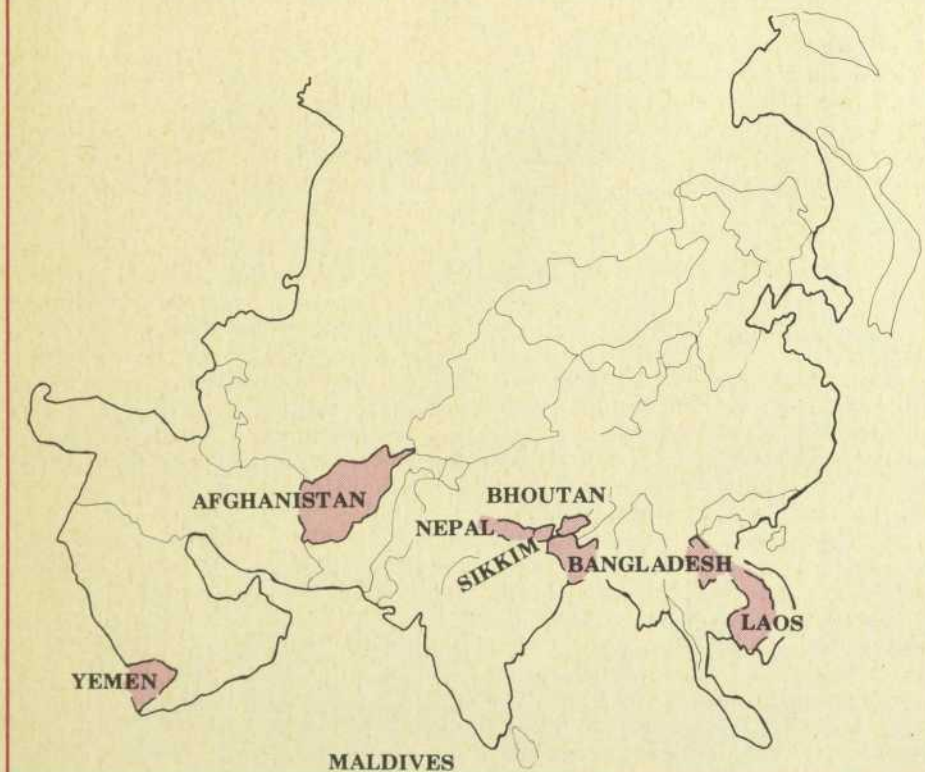
En effet, si la Conférence n'a pu aboutir à des conclusions précises concernant la restructuration de l'économie mondiale, elle est parvenue à s'entendre sur un programme spécial en faveur des PMA.

Il faut dire tout de suite, pour nous enlever toute illusion, que l'une des demandes-clés élaborées par le Tiers-monde dans son programme d'Arusha, en février 1979, a dû être abandonnée sous sa forme originale. En effet, on demandait

3. Données de base relatives aux PMA — CNUCED TD/240/suppl. 1, Manille, mai 1979, tableau 25.

4. Document TD/B/735, p. 17.

Les pays moins avancés de l'Asie



Parmi les six pays d'Asie appartenant au groupe des pays moins avancés, le Bhoutan, le Bangladesh, le Laos et le Népal ont un revenu moyen par habitant inférieur à \$100/année.

"à chaque pays développé de doubler au moins, en valeur réelle, l'Aide aux pays en développement qu'il met actuellement à la disposition des pays les moins avancés" (5).

Ce doublement devait se faire en trois ans. En aide bilatérale, si on se fie aux chiffres de 1977, en dollars courants, cela signifiait pour l'ensemble des membres du CAD, environ 3 milliards de dollars; pour le Canada, 220 millions, c'est-à-dire le cinquième du coût du Stade olympique de Montréal; pour les Etats-Unis, 500 millions, contre plus de 100 milliards ou 100,000 millions en dépenses d'armements.

La réponse fut: niet!!! On dut se rabattre sur des assurances morales non-chiffrées.

Cependant nous ne voulons pas être d'incurables pessimistes, et il faut s'efforcer de croire à la valeur de ces engagements moraux. On pourra le vérifier très rapidement et tout au long de la décennie 80. Voilà pourquoi il est extrêmement important de suivre le comportement de la communauté internationale (et celui du Canada) envers les PMA. (6)

On a prévu:

1. un programme d'action immédiate (1979-1981);
2. un nouveau programme substantiel pour les années 80.

Le Programme d'action immédiate

- un accroissement rapide des fournitures de ressources "pour accélérer l'approbation et l'exécution de tous les projets d'assistance déjà dans la filière...", c.à.d. enlever l'obstacle des délais administratifs;
- l'utilisation *maximale* de tous les arrangements *existants*;
- le soutien financier immédiat à la préparation du nouveau programme;
- un gros effort immédiat pour mobiliser le personnel qualifié (*local* et étranger) qui sera nécessaire.

Quant au Nouveau programme substantiel, il concerne quatre grands domaines:

5. Programme d'Arusha, p. 84.
6. On trouvera le texte complet de la résolution dans le dossier spécial sur le CNUCED V publié par le Centre d'Etude et de Coopération Internationale, 4824, Côte-des-Neiges, Montréal H3V 1G4, tél. (514) 735-4561.

QUELQUES CHIFFRES...

Selon les chiffres de la Banque mondiale, le revenu moyen par habitant, s'élevait, au Canada, à \$7510 pour l'année 1978. Pour l'ensemble des pays moins avancés, le revenu moyen n'était, à la même époque, que de \$150 par année, en regard de \$505 pour l'ensemble des pays en voie de développement. Voici, plus exactement, le revenu moyen par habitant, des états de ce "Quart-monde potentiel":

- \$100. ou moins (8 pays, dont 4 sur les 6 de l'Asie)
Bhoutan, Bangladesh, Népal, Laos, Haute-Volta, Burundi, Rwanda, Mali;

- \$200. ou moins (12 pays)
Ethiopie, Somalie, Tchad, Bénin, Niger, Guinée, Tanzanie, Malawi, Lesotho, Maldives, Yemen Démocratique, Afghanistan;

- \$300. ou moins (8 pays, dont 3 îles)
Comores, Cap-Vent, Haïti, Gambie, ECA, Ouganda, Yemen Arabe, Soudan;

- enfin, 2 "exceptions":
l'île de Samoa (\$350.)
le Botswana (\$449.).

- transformations de structures;
- besoins sociaux;
- recherche d'investissements évolutifs;
- soutien d'urgence.

Il faut noter l'insistance mise non seulement sur la planification, mais aussi sur l'initiative *nationale* de chacun des pays concernés. Les pays de l'Est ont renchéri là-dessus avec raison. Ce "blitz" de la communauté internationale contre la misère, s'il ne respecte pas scrupuleusement le droit des pauvres à définir leurs propres besoins et leur rythme de développement, peut devenir un scandale des plus odieux, où l'on se servirait de la misère même des gens pour en faire de nouveaux consommateurs dans le but de relancer la production et l'économie, non pas des pays pauvres, mais des pays déjà riches. On éprouve ici comme un malaise, le sentiment de profaner des choses saintes. Dire, ou répé-

ter, que l'envoi de produits alimentaires (en dehors de cas extrêmes) alourdit à long terme la dépendance et la condition malheureuse d'une communauté humaine, semble être un sacrilège. Mais combien de ceux qui ont pitié des pauvres sont-ils réellement prêts à mettre le paquet pour promouvoir sur une vaste échelle la production locale de vivres? Et quand on cherche, ici, à se protéger à tout prix de la concurrence minime de quelques produits manufacturés venant de pays pauvres, à quoi rime le couplet de compassion sur leur misère?

Notons, enfin, que les pays en développement plus avancés ont pris conscience de leur propre responsabilité à l'égard des PMA. Tout en insistant sur l'apport et les responsabilités des pays dits industrialisés, ils ont réservé une place spéciale aux PMA dans la coopération entre les pays en développement.

En particulier — et cela aussi méritera d'être vérifié — l'Irak et le Vénézuéla ont proposé à Manille, des formes de ristourne qui permettraient aux pays pétroliers, non seulement de ne pas aggraver la situation des pays les plus pauvres, mais encore de contribuer fortement à leur redémarrage, sans considérer simplement les intérêts régionaux, ethniques ou stratégiques.

Conclusion

Sans vouloir accepter la notion d'un Quart-monde (notion dangereuse pour autant qu'elle cherche à désolidariser les plus pauvres de l'ensemble du combat du Tiers-monde, ce qui ferait d'eux de plus en plus non pas des partenaires mais des mendiants), il nous semble que le degré de préoccupation porté aux pays dits les moins avancés mesure en quelque sorte notre souci de l'homme. Mais le chemin semble long et quasiment désespéré qui nous permettrait de sortir de notre "myopie universaliste". Si, dès que l'Europe et l'Amérique du Nord participent à un événement, cela devient pour nous un événement mondial, cela signifie que, mentalement, il y a pour nous deux humanités. Dans ce sens nous appliquons un barème et des normes spéciaux à l'immense majorité de l'Humanité, sans faire l'effort requis pour prendre conscience de la dimension de leurs problèmes.

LA TRAVERSÉE DE LA SAMARIE

"Jésus quitta la Judée et regagna la Galilée.
Or il lui fallait passer par la Samarie."

(Jn 4, 3s)

Une histoire mouvmentée...

Cependant, l'étude critique de l'ensemble des données a conduit nombre d'exégètes à reconstituer une histoire réelle plus mouvementée que celle que la composition irénique et déjà oecuménique de Jean et de Luc laisse supposer. Deux groupes et deux théologies s'affrontaient: essentiellement, les Hébreux et les Hellénistes, dont Luc suggère en Ac 6 les différences qui les opposent. Les premiers demeuraient fidèles à la Loi et au Temple, tandis que les seconds pensaient que la venue de Jésus rendait caduque toute l'ancienne économie. Les judéo-chrétiens espéraient que Jésus, messie juif, viendrait bientôt inaugurer le Royaume de Dieu sur les païens par le moyen d'Israël; mais les helléno-chrétiens croyaient que le Royaume était déjà là, — dans ces communautés de Juifs et de Grecs qui s'efforçaient d'aimer tout prochain, même ennemi, — et que les disciples de Jésus devaient se séparer des disciples de Moïse.

Durant les années 30 à 70, ces deux conceptions et ces deux groupes furent en conflit ouvert, et ce ne fut qu'après la ruine de Jérusalem et du Temple que le point de vue des Hellénistes apparut comme étant le seul qui était vraiment conforme à la volonté du Dieu des Ecritures juives et à celle de celui que tous confessaient comme Seigneur. Or, d'après les manières de dire des anciens, la meilleure façon d'exprimer cette conviction n'était pas de raconter en détail les luttes qui avaient dressé les deux partis l'un contre l'autre, mais de composer des récits fondateurs dont le Maître était le héros et où il agissait comme le type de l'apôtre, le premier qui avait converti à la foi chrétienne une personne qui n'était pas juive. La phrase de Jn 4,4 est donc un puissant

raccourci dont la signification dépend de tout le contexte écrit et non écrit que fut la vie de l'Eglise primitive pendant les quarante années de son existence.

Passer de la chrétienté à la modernité

Au terme de cette brève méditation, on pourra réfléchir sur quelques aspects de l'existence chrétienne. D'abord, nos lecteurs attentifs sont sans doute désormais convaincus que *l'évangile n'est pas une vie de Jésus et qu'il raconte moins le passé qu'il ne pose les fondements d'un futur*. Il a été écrit par des gens qui, certes, se souvenaient de Jésus, mais qui, surtout, croyaient que sa courte vie et sa mort avaient une signification universelle qui devait être progressivement déployée. Inséparable de leur foi, il y avait donc l'espérance que le sens de Jésus serait peu à peu saisi par tous les hommes et non seulement par leurs compatriotes privilégiés. Ce n'est donc qu'après être passés de "Judée" en "Galilée" par la Samarie qu'ils se sont souvenus de l'itinéraire de Jésus et en ont compris la portée.

Ensuite, on voit clairement aussi qu'il est nécessaire de distinguer la surface du texte et sa profondeur, les faits et la façon dont ils sont rapportés. Car la Judée, la Samarie et la Galilée signifient encore plus qu'elles ne désignent. L'auteur écrit comme les poètes de toujours qui dissolvent les signifiants pour laisser être le signifié. Et comme il sait que celui-ci ne peut être saisi que par ceux qui gardent la parole et la font fructifier (8: 31 et 15,7), plutôt que de dire explicitement le sens de la parabole en action qu'il raconte et de la référer à l'Eglise, il disperse dans son récit les indices qui pointent en direction de cette

Au temps de Jésus, la Palestine était divisée en trois régions: la Galilée au nord, la Samarie au milieu, la Judée au sud. Pour passer de Judée en Galilée, il fallait passer par la Samarie. Mais si l'auteur consigne cette évidence, ce doit être qu'il lui trouve une signification autre que géographique. En effet, cette notation fonctionne comme une charnière qui relie entre elles trois scènes: l'entretien avec Nicodème, le dialogue avec la Samaritaine, la guérison du fils du fonctionnaire royal, la première ayant lieu à Jérusalem en Judée, la deuxième à Sychar en Samarie, la troisième à Capharnaüm en Galilée. Or, plus poète qu'historien, l'auteur a fait de cet itinéraire un concentré exemplaire et normatif du développement de la primitive Eglise. Car, dans la première scène, Jésus déclare que les Juifs ne reçoivent pas son témoignage ni celui des siens (3,11) et, avant de raconter la troisième scène, le conteur observe, d'une part, que Jésus avait dit qu'un prophète est mal reçu dans sa patrie et, d'autre part, que les Galiléens l'ont bien accueilli (4,44s). Il considère donc les Galiléens comme des non-Juifs, comme les représentants des Nations, des Grecs, qui ont mieux reçu les missionnaires chrétiens que les propres compatriotes de Jésus.

Ainsi, la représentation johannique de l'espace est solidaire d'une représentation du temps. De même qu'il y avait trois régions en Palestine, il y avait eu trois moments dans la vie de l'Eglise et Jésus en avait fourni le précédent exemplaire. Cette conception de l'espace-temps de l'esprit est confirmée par Luc, selon qui l'Eglise a commencé en Judée (Ac 1-7), s'est ensuite répandue en Samarie (Ac 8), et enfin jusqu'à Rome (Ac 28), — développement qui est lui-même résumé dans une phrase: "Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et en Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre" (Ac 1,8).

signification qu'il veut suggérer. Il semble dire: cherchez et vous trouverez (Mt 7,7), circulez entre les mots, prenez le temps de voir les relations qui relient les termes les uns aux autres et, ensemble, à la réalité qu'ils désignent. Il n'y a pas de chemin court vers le sens et la chose.

En troisième lieu, notre appropriation de Jn 4,3s nous invite encore à réfléchir sur la notion théologique de passage. De même que Jésus a passé

de Judée en Galilée, que les disciples ont passé de Palestine en Diaspora, que Paul a passé d'Asie en Macédoine, puis des Juifs aux Grecs (Ac 16, 5 et 18,7), que l'Eglise du 5e siècle a passé du monde gréco-romain aux Barbares, de même *les chrétiens d'aujourd'hui ont un difficile passage à faire: sortir de chrétienté et entrer en modernité*, quitter un monde sacré, sacerdotal, religieux, unanime, dogmatique, ritualiste, légaliste, et s'adapter à un mon-

de profane, laïc, séculier, pluraliste, herméneutique, intérieur et responsable. Il est probable que les mutants ne seront pas nombreux tout d'abord et que, pour avoir le courage de quitter père et mère (Gn 2,24; 1 R 19,20; Lc 9,61), pays, parenté et maison (Gn 12,1; Mc 10,29), ils auront besoin de s'assimiler la Parole de Dieu de façon plus personnelle que jadis. C'est à soutenir cet effort périlleux qu'est ordonnée cette série d'Appropriations et d'approximations.

MARRIAGE ENCOUNTER

LIMINAIRE

Le "Marriage Encounter", qui a pris dans certaines régions le nom de "Renouveau conjugal", s'est répandu au Québec comme une trainée de poudre; il constitue sans aucun doute l'événement le plus important de ces dernières années dans le domaine de la pastorale de la famille.

Comme pour le mouvement charismatique à ses débuts, son essor a suscité de l'enthousiasme, de l'emballement, mais aussi des inquiétudes et des débats assez vifs. Les responsables du mouvement se disent généralement déçus de l'image que les médias d'information ont diffusée de leur expérience et de la place importante faite aux critiques du Renouveau Conjugal sur les ondes et dans la presse écrite.

Il serait injuste d'exiger du mouvement Encounter qu'il s'impose comme la solution globale et infaillible à tous les problèmes de la famille. Comme les autres mouvements familiaux, il évitera de jouer les psychothérapeutes et orientera ailleurs les couples en sérieuses difficultés (les responsables sont conscients du problème, mais la ferveur des membres risque de compromettre le recrutement); comme les autres mouvements familiaux, il tentera, peu à peu, d'éveiller les participants aux dimensions sociales et politiques de la vocation chrétienne.

Il n'est pas besoin d'être un grand sage, toutefois, pour deviner que l'expansion spectaculaire d'un nouveau venu ait pu éveiller un peu de méfiance et de jalousie, et pour comprendre, d'autre part, que les spécialistes en counselling familial aient beaucoup à redire aux méthodes et au langage d'une organisation qui recrute ses animateurs sur le terrain.

Les évêques de l'inter-Montréal ont donc été bien avisés de mettre sur pied une commission d'étude, chargée d'examiner le fonctionnement du mouvement Encounter. Regroupant des membres accrédités du Renouveau conjugal, des spécialistes de la pastorale familiale et des théologiens, cette commission sera en mesure d'éclairer les responsables diocésains et les coordonnateurs du mouvement, et jettera les bases d'une collaboration indispensable au renouveau de la pastorale de la famille. On regrettera cependant qu'elle ne compte aucune femme, ni aucun laïc.

Les textes qui suivent ne sont pas encore un bilan: ils ont pour but d'informer nos lecteurs sur un phénomène qui est devenu un fait d'actualité et sur le débat qu'il a commencé de provoquer.

Pour présenter, de l'intérieur, le mouvement Encounter, nous avons fait appel au Père Yves Bégin, de l'Office de la famille du diocèse de Saint-Jean. Nous lui avons demandé de rappeler les origines et la diffusion au Québec du Renouveau conjugal, et de répondre brièvement aux objections le plus fréquemment formulées contre la méthode et la doctrine du mouvement.

Pour faire écho aux critiques adressées au "Marriage Encounter", nous vous proposons ensuite les observations de Pauline Saint-Jacques Levac, directrice du Service d'animation à la préparation au mariage du diocèse de Montréal, et le point de vue féministe de la sociologue américaine Marguerite M. Kiely sur les "groupes de rencontre".

Le plus important, à cette étape de la croissance du "Marriage Encounter", est sûrement d'informer et de dialoguer ouvertement. Les milliers de couples qui ont vécu le week-end Encounter et en sont revenus plus unis et plus heureux doivent être entendus avec respect. Ont-ils vraiment beaucoup à craindre des avertissements et des conseils que pourraient leur donner des spécialistes, soucieux de la fécondité à long terme d'une pareille expérience de ressourcement?

APPROFONDIR LA RELATION DE COUPLE ET LA RELATION À DIEU

par Yves Bégin

Je veux en amorçant cette réflexion sur le "Marriage Encounter", m'inscrire dans la tradition du pasteur rempli de sollicitude et soucieux de vivre l'Evangile avec un peuple. Ma réflexion étant enrichie par l'accompagnement que j'exerce au sein de la famille "Encounter", il m'importe également de discerner l'Esprit-Saint qui l'habite.

Origines du mouvement

L'expérience mondiale de "Marriage Encounter" a pris naissance dans l'initiation d'un prêtre, Gabriel Calvo, et d'un couple, Mercedes et Jaime Ferrer, en 1953, à Barcelone (Espagne). Ce couple et ce prêtre désiraient trouver un apostolat spécifique pour des couples mariés catholiques s'engageant à vivre leur sacrement de mariage tout en ayant une ouverture aux autres couples.

La gestation du week-end, tel que nous le connaissons, s'est faite pendant dix ans. Le Père Calvo et des couples ont donné des séries de conférences à travers l'Espagne. Le but de ces conférences était d'aider les couples intéressés à rendre plus satisfaisante leur relation conjugale et d'approfondir leur rapport à Dieu.

En 1962, le Père Calvo a commencé à donner ses conférences sous forme de retraite d'une fin de semaine: le "Marriage Encounter" était né.

A Caracas, en 1966, lors de la rencontre internationale des "Mouvements des familles chrétiennes", le Père Calvo et les Ferrer ont présenté le fonctionnement et les objectifs de cette nouvelle fin de semaine. Dès lors, le week-end "Encounter" s'est répandu chez les Latino-américains et chez les Espagnols des Etats-Unis. En 1967, "Marriage Encounter" a reçu l'appui du Mouvement des familles chrétiennes des Etats-Unis. En 1969, l'exécutif de "Marriage Encounter" décidait de préparer un guide de présentation pour les fins de semaine.

Des philosophies divergentes sont apparues, dans l'élaboration des directives pour le week-end, à propos du contenu et des suites à donner à l'expérience vécue pendant ce week-end. Il y eut des tensions au sein de l'exécutif et l'expérience Encounter fut séparée en deux embranchements: le "National Marriage Encounter" et le "Worldwide Marriage Encounter".

L'embranchement le plus connu au Québec, le "Worldwide Marriage Encounter", met l'accent sur le renouveau de l'Eglise Catholique et le rôle missionnaire des couples qui ont fait le week-end.

Au Québec

Le week-end "Marriage Encounter" a été introduit au Québec par des couples et des prêtres franco-américains. Dès le départ, ils fournirent leur aide tant au niveau de l'organisation et de l'animation que de la formation des couples et des prêtres. En janvier 1976, "Marriage Encounter" comptait déjà trois pôles de développement, soit Montréal, Hull et Québec.

En juillet 1977, un conseil canadien de "Marriage Encounter" était formé et rassemblait, sous forme de fédération, six districts (dont deux pour le Canada-Français, l'Est et l'Ouest du pays). Depuis janvier 1976, 54 000 couples du district ouest ont fait le week-end régulier. Dans ce même district, 18 000 couples sont en attente.

Depuis deux ans, nous sommes en présence d'un phénomène qui se nomme "Marriage Encounter". Des auto-colants représentant le sigle "Encounter" sont apparus. Devant l'ampleur de ce mouvement, les mass-média se sont intéressés à l'expérience et l'ont publicisée: certains articles de journaux et de revues l'ont critiquée vertement alors que d'autres ont souligné les bienfaits de ce week-end dans la vie des couples.

Nous avons pu entendre, via des lignes ouvertes à la radio, des commentaires de couples heureux d'avoir vécu "leur week-end Encounter".

Les organismes familiaux déjà existants se sont inquiétés; certains ont paniqué devant l'arrivée de ce nouveau concurrent dans le champ de l'action auprès des couples.

Tout ce remue-ménage a fait surgir des réflexes de défense: certaines catégories d'intellectuels, de professionnels ou de pseudo-professionnels des relations humaines, se sont mis à condamner ou à reconnaître le week-end, à partir de théories ou de préjugés.

Beaucoup d'agents pastoraux se sont demandé quelle attitude prendre face à ce mouvement de base qui n'a pas pris naissance dans un centre diocésain. Les évêques de l'Inter-Montréal, devant le grand nombre de questions posées par des agents pastoraux et des couples, devant l'importance accordée au mouvement dans les mass-média et le nombre croissant de couples vivant ce week-end, ont décidé de former une commission qui a pour mandat l'étude du mouvement "Encounter".

Regard de l'intérieur

En ces termes où le couple et la famille sont remis en question, alors qu'un peu partout on vit la tension entre un passé nostalgique et un avenir incertain, en l'absence de politiques qui aideraient la cellule familiale à croître, "Marriage Encounter" vient répondre à certains des besoins et des attentes du couple.

Tout le mouvement Encounter a pour noyau central le "Marriage Encounter" (week-end régulier) durant lequel des couples viennent faire l'expérience d'une technique de communication. A ce week-end régulier se greffent des programmes tels que "Engaged Encounter"

marriage encounter

(pour les fiancés), "Family Encounter" (pour la famille), "Retrouvailles" (pour les couples séparés ou en très grande difficulté), "Second regard" (pour les couples qui veulent approfondir leur engagement apostolique), etc... "Marriage Encounter" propose une douzaine de programmes, en fonction des divers besoins du couple et de la famille (six programmes sont en opération au Québec).

Les idées maîtresses

Les grandes idées qui sous-tendent le "Marriage Encounter" ne sont pas enseignées sous forme de cours. Elles sont présentées, à l'intérieur d'un week-end, comme une expérience à vivre. Les animateurs sont là pour dire comment ils les vivent.

- Le *charisme* de "Marriage Encounter" est de remettre en lumière les sacrements de l'ordre et du mariage comme constructeurs de l'Eglise. C'est à partir de ces deux sacrements que se construit la communauté. "Marriage Encounter" fait voir la dimension-relation de ces deux sacrements; c'est dans cet esprit qu'un couple et un prêtre sont animateurs-témoins.

- Les *"sentiments ne sont ni bons ni mauvais"* et une bonne dispute suppose des avantages et des règles: ces deux principes sont affirmés par de nombreux psychologues. "Marriage Encounter" réhabilite l'importance des sentiments dans les relations interpersonnelles et élimine la fausse pudeur dans l'expression de ces sentiments: *"lorsque je dis des choses de moi, je ne suis pas en train de te juger"*.

- *"Aimer est une décision"*, car l'homme a été créé libre dans le plan de Dieu. Le "Marriage Encounter" fait appel à la décision de chaque couple pour la construction de leur vie à deux. Cette idée brise le mythe qui veut que l'amour soit uniquement un sentiment.

- *"Quand je suis ouvert à mon conjoint, je m'ouvre à Dieu"*; cette affirmation provient de l'expérience de nombreux couples. Leur ouverture mutuelle est terrain privilégié d'ouverture à Dieu.

- *"3 et 2 sont Un"*: le modèle trinitaire de relation et de communication est présenté comme modèle d'unité dans le couple.

- *"Nous sommes une petite Eglise"*; cette idée remonte aux Pères de l'Eglise et, plus près de nous, elle a été reprise par le concile Vatican II; le couple découvre qu'il forme, avec ses en-

fants, "une petite Eglise" et que Dieu est présent dans leur quotidien.

Un feu de paille?

L'une des objections que l'on apporte au week-end "Marriage Encounter", est que toute cette expérience est un "feu de paille".

Disons tout d'abord qu'il est difficile de juger de l'impact de l'expérience "Encounter", à cause de la jeunesse du mouvement chez nous. Il faut éviter de juger le succès de cette expérience en fonction d'objectifs et de résultats qu'elle n'a pas du tout la prétention de poursuivre. Nous pourrions apporter des exemples, de part et d'autre, pour établir la validité de l'expérience.

Le week-end ne se veut pas un remède miracle ou une réponse globale à la crise du couple: *"fais ton week-end et tu verras"*. Il n'y a pas de "déclat" durant le week-end, ce n'est pas un week-end pour régler des problèmes. Le week-end Encounter se veut plutôt un temps d'arrêt où des couples acceptent d'expérimenter une technique de communication à travers leur vécu conjugal.

Le week-end est un temps fort de dialogue, de mise-à-jour, de confrontation, d'unité dans l'amour. Il doit être suivi d'une attention personnelle à la relation de couple. Cette attention doit être stimulée et soutenue par le couple.

Après le week-end, tout est à faire. Les conjoints viennent de prendre conscience qu'il leur est possible d'aller plus loin et d'investir dans leur relation, de la nourrir, de la rendre vivante et énergique.

La prise en charge de la qualité de la relation est la responsabilité totale du couple. Condamner l'instrument "Marriage Encounter", c'est oublier cette responsabilité. "Marriage Encounter" ne se veut pas responsable de tout ce que le couple vivra après le week-end.

Un modèle fusionnel?

Certains articles et une certaine publicité reprochent au "Marriage Encounter" de présenter un modèle de couple fusionnel, où il y aurait perte d'autonomie et de responsabilité. Il est vrai que "l'unité du couple", présentée comme l'idéal du mariage chrétien, peut facilement conduire à un modèle de couple

fusionnel. Mais au-delà des déviations qui peuvent se produire, je veux vous présenter ma compréhension de la démarche pédagogique de "Marriage Encounter" vers l'idéal que propose ce week-end.

Le premier credo de "Marriage Encounter" est d'affirmer que *chaque personne est unique dans ce qu'elle est, ce qu'elle pense et ce qu'elle ressent*. La démarche du week-end est de faire prendre conscience au couple qu'il est heureux que cette originalité des personnes soit intégrée. Chacun apprend les sentiments de son conjoint. On ne peut pas les changer à coup de jugements et de reproches: les sentiments ne sont ni bons ni mauvais, mais ils existent.

Il est très menaçant pour un couple de partager et de dialoguer sur ses sentiments. De là, la nécessité d'une technique simple qui permet aux conjoints d'aller jusqu'au bout dans le partage de leur vécu. Il s'agit d'éviter les dangers de blocage, de "faire comme si" et de fusion.

La technique de "Marriage Encounter" permet au couple d'aller au bout de l'expression de son vécu, sans crainte d'être arrêté. Dans cet exercice, les partenaires découvrent qu'ils peuvent être différents, sentir des choses différentes, sans pour autant risquer de briser leur projet de vie à deux. La technique a pour objectif de dépolluer, d'enlever autant que possible les parasites de leur communication. La négociation et la prise de décision dans le couple seront faites à la lumière de divers critères de façon à permettre au couple d'avoir une relation satisfaisante et épanouissante. Le but du dialogue est de s'émerveiller devant le conjoint comme personne unique, ayant son propre univers. Cette découverte amène le couple à l'Unité et à la communion.

Il n'est nullement question pour un couple de tout laisser tomber parce qu'ils sont un couple. Ce que propose "Marriage Encounter", aux deux conjoints, c'est d'être en communion, d'être dans une relation satisfaisante dans les activités du couple ou de chaque conjoint. Bref, quelle que soit l'activité qui est entreprise, elle est partagée et décidée au niveau du couple.

"Marriage Encounter" présente aux couples le modèle trinitaire de l'amour du Christ pour son Eglise. Il y a communion, unité et non fusion et uniformité.

Il est juste de dire que les buts visés par l'expérience Encounter sont à la fois attirants pour les couples et ambitieux: permettre une vie à deux satisfaisante; offrir une technique de communication simple et à la portée des gens de toute culture; favoriser le partage de leurs

sentiments de joie, d'espérance ainsi que leurs peurs et leurs désillusions; approfondir leur relation de couple et leur relation à Dieu; aider à prendre conscience que le couple c'est déjà l'Eglise.

"Marriage Encounter" a un défi à relever: travailler en grande unité avec

tous les services qui sont offerts aux couples. Je ne crois pas qu'assurer tout le processus de croissance d'un couple relève de sa compétence. Il m'apparaît opportun qu'il y ait entre le "Marriage Encounter" et d'autres organismes des courroies de transmission de service et des échanges de complémentarité.

QUELQUES QUESTIONS AU MARRIAGE ENCOUNTER

par **Pauline Saint-Jacques Levac**

Permettre à un couple de quitter ses obligations familiales pour se donner du temps, c'est déjà lui rendre service. Pour bon nombre de participants aux week-ends "Encounter", c'est la première fois, depuis qu'ils sont parents, qu'ils se retrouvent face à face, et qu'ils peuvent s'arrêter pour se parler, tenter de s'analyser, revenir sur leur vie de couple, tout en se sentant soutenus et encouragés par un "parrain". Sur ce plan, certes important, l'organisation s'avère exceptionnelle.

Les animateurs, aiguillonnés par une formule qui les a bouleversés, font preuve d'une grande générosité. Evidemment, leur enthousiasme de néophytes les pousse à affirmer que tout est merveilleux dans l'"Encounter" et à transmettre sans discussion les directives émises par le mouvement.

La diffusion extrêmement rapide du Renouveau conjugal lui permet, en outre, de rejoindre bon nombre de couples qui n'auraient jamais eu recours à d'autres services d'aide à la famille: la session leur fournit une occasion inespérée d'améliorer leur vie à deux.

Des questions

Il reste que l'essor même de la formule "Encounter" pose bien des questions, qu'il s'agisse du climat de romance qu'on ressent à des adultes mariés depuis plusieurs années, ou des trucs infallibles qu'on leur présente pour sauver leur mariage. D'autant plus que l'expansion du mouvement se réalise chez nous au moment où l'on voit se diffuser des attitudes plutôt discutables: désengagement social et politique, repli sur soi de la famille, consommation abusive des sessions offertes sur le marché du "familial" (certains couples avaleront dans une même année, après avoir fait leur "Encounter", le "Week-end d'amoureux", le "Rendez-vous" et le "Pour mieux vivre à deux").

Le besoin de répondre rapidement à une "demande", d'autant moins suspecte qu'elle paraît confirmer la justesse de la formule utilisée, mène à la facilité: on passera des recettes aux parrains et aux animateurs plutôt que de former des guides autonomes; par ailleurs, le souci de piquer la curiosité des intéressés, candidats à la session de fin de semaine, sans pour autant "vendre la mèche", a amené le mouvement à s'entourer d'un mystère qui, s'il sert bien la "vente" du week-end, ne favorise guère le dialogue avec les non-initiés et a longtemps permis à l'"Encounter" de fuir tout questionnement. Une fois "à l'intérieur", les pressions demeurent: il n'est pas possible de "ne pas aimer cette expérience", ou alors, c'est qu'on est irrémédiablement un frustré, un intellectuel, un para-professionnel fermé à ce cadeau du ciel.

Un encadrement strict

Pendant la session, l'atmosphère chaleureuse tourne aisément à la surchauffe, sans que les participants songent à se plaindre des restrictions imposées. Montres dérégées et enlevées, privation de sommeil, 44 heures de travail intense, le nombre exact de chaises nécessaires et si un seul des participants vient à s'absenter, on fait l'appel pour aller chercher le retardataire, pendant que tous attendent... Les 44 heures sont prévues et seront vécues; on se lèvera plus tôt ou on se couchera plus tard s'il le faut: quand on s'aime, le temps n'existe plus!

Il est vrai que bien des thérapies de groupe imposent des contraintes encore plus rudes. On peut quand même s'inquiéter de la fécondité, à long terme, d'une rupture aussi artificielle avec la vie de tous les jours... dans le but de tonifier le quotidien.

marriage encounter



Des recettes faciles?

La technique de rencontre quotidienne qu'on propose aux couples, le 10-10, exige des conjoints qu'ils consacrent chaque jour dix minutes à s'écrire un billet ou une lettre d'amour et dix minutes à se parler. Les principes sont clairs: le but ultime du dialogue, affirme Gallagher (l'âme dirigeante du "Worldwide Marriage Encounter"), ce n'est pas tant de se comprendre que d'en arriver à éprouver une parfaite unité.

Le problème, c'est que le partenaire moins enthousiaste serait facilement soupçonné de "décider de ne plus aimer" dès lors qu'il manquerait au 10-10, car on tend à présenter l'amour comme une décision et la technique du dialogue comme le moyen pour le couple d'arriver au bonheur. J'ai entendu maintes personnes accuser leur conjoint de ce manque grave, qui ne songeait nullement à contester la validité de la méthode qu'on leur avait présentée.

De même, certaines règles pour régler une dispute, paraissent simplistes. Surtout ne pas quitter les lieux; "se tenir les mains et se regarder dans les yeux, le contact de l'autre nous rappelle que nous l'aimons et le respectons tandis que ses yeux traduisent ce qu'il ressent". Sait-on vraiment ce que signifie une scène de ménage? Perpétuer le rêve d'un accord parfait, c'est ouvrir la porte à de graves désillusions. Bien des divorcés pourraient expliquer comment ils ont essayé de vivre dans un irréalisme analogue... et creusé, du même coup, le fossé qui les séparait.

Croissance du couple et croissance personnelle

Enfin, et surtout, on peut se demander si les méthodes et l'idéal proposés aux participants tiennent suffisamment compte des lois du développement de la personne. Le retour en arrière comporte le risque d'une régression psychologique. En fixant comme objectif au couple de revenir au romantisme des premières rencontres, on construit sur des

bases fragiles: que l'un ou l'autre des participants voie s'effriter l'unité idéale échafaudée à la session, et c'est le mariage lui-même qui pourra sembler une illusion ou un idéal hors de portée.

En un mot, il faut deux JE autonomes pour faire un NOUS qui naisse d'un engagement mutuel en profondeur. Ce sont les personnes qui se réalisent pleinement qui sont les plus disponibles aux autres et à leur compagnon de vie. Court-circuiter le cheminement personnel pour garantir la survie du couple pourrait s'avérer néfaste à long terme.

Cette tendance à négliger la croissance personnelle des conjoints fait déjà problème dans le cas d'un couple ordinaire, avec ses hauts et ses bas, ses "crises de ménage" et ses étapes de croissance; cette lacune devient une objection grave dans le cas des familles où la relation du couple est sérieusement détériorée: les conjoints en crise risqueraient de revenir traumatisés d'un week-end de dialogue intensif, sous pression, vécu par eux au moment où le dialogue leur est plus difficile que jamais.

Comment ne pas s'inquiéter de la façon dont sont sélectionnés les participants aux sessions de fin de semaine? Si les responsables et les organisateurs se disent conscients des limites de la méthode, l'enthousiasme et le prosélytisme des nouveaux membres aboutissent souvent à une publicité indiscrete et à un recrutement imprudent.

Il y a lieu de s'interroger également, sur la place faite au prêtre dans les sessions "Encounter". On admettra volontiers qu'après la crise des dernières années, de nombreux prêtres sentent le besoin de se trouver valorisés; et que la formation en vase clos des séminaires n'a pas nécessairement favorisé leur développement affectif. On peut se demander, cependant, si le fait, pour un prêtre, de se sentir "marié aux couples", ou même "marié à l'Eglise" est bien la voie de son célibat.

Au fond, c'est tout le problème d'un accompagnement conçu pour des adultes qui se trouve reposé par la vogue du "Marriage Encounter". Comment aider quelqu'un à grandir sans créer une nouvelle tutelle, une dépendance de plus?

Une collaboration possible?

Ces questions posées à un mouvement en expansion très rapide ne se veulent pas une condamnation sans appel. Elles reflètent les dangers que mon expérience matrimoniale et plusieurs années de travail d'aide auprès d'autres couples m'amènent à déceler dans le "Marriage Encounter".

Les couples et les prêtres sentent le besoin d'une communauté chaleureuse qu'à tort ou à raison, ils n'ont pas trouvée dans les services offerts jusqu'ici au Québec. Pourrions-nous, au moins, inventorier les services déjà offerts chez nous? Peut-être est-il possible d'y découvrir un climat chaleureux mais plus pondéré, qui conduit lentement à une démarche de croissance et permet de rencontrer des adultes qui risquent de déranger nos certitudes, des adultes qui osent dire tout haut, et bien souvent seuls, ce que leur authenticité et leur foi leur inspirent.

DES FEMMES ET DES "T-GROUPS"

par Ginette Boyer

En annexe au dossier "Marriage Encounter", nous élargissons le débat en rapprochant le mouvement "Encounter" de la vague actuelle des "T-Groups" et autres "lieux de croissance". Pour ce, nous reprenons l'essentiel d'une conférence intitulée "The Politics of Encountering", prononcée en septembre dernier par la sociologue américaine Marguerite M. Kiely, lors du "Boston Study for Social Problems". Nous remercions le collectif L'Autre Parole de nous avoir fourni le texte de cette conférence.

Notre société-supermarché offre un étalage assez important de "T-Groups" (groupes de thérapie), d'"Encounter Groups" et de "centres de croissance" de tous genres. Cette affaire en or rejoint plusieurs sphères de la vie courante: privée (individus, couples, ou familles), sociale (laboratoires de communication, cours d'administration, etc.) et religieuse.

Chacun des groupes tend à être homogène, en termes de classe, de race ou de culture (même si, dans l'ensemble, la classe dominante y est sur-représentée). Mais une lecture comparative des apprentissages effectués par les hommes et les femmes fait ressortir d'énormes différences. C'est pourquoi nous nous y attarderons. Mais précisons d'abord le cadre dans lequel se structure le rapport hommes/femmes.

Caractéristiques des groupes étudiés

Les conclusions de M. M. Kiely reposent sur l'observation de "T-Groups" dont l'objectif général est de permettre à chacun de laisser tomber ses masques et de devenir pleinement lui-même. Le mode de fonctionnement de ces groupes comporte habituellement les éléments suivants:

- animation non-directive;
- création d'un espace "dédouané": n'imposer aucune valeur ("value-free environment");

- non-structuration du temps: vivre ici et maintenant;
- liberté de comportement des participants: donner et recevoir des "feedbacks", s'il y a lieu, sans juger ou évaluer.

Au premier abord, il paraît hasardeux de rapprocher le mouvement "Encounter" de ces groupes. On note spontanément des différences, voire même des oppositions. Ainsi, l'animation est directive, l'horaire pré-établi, et le contenu de la démarche bien défini. Mais tout en tenant compte de ces réserves, il semble toujours possible d'établir d'importantes corrélations:

- rupture avec le milieu de vie habituel, pour un temps limité;
- recrutement des animateurs parmi les participants les plus enthousiastes (élimination quasi-automatique de ceux qui trouvent cette expérience trop éloignée de la vie ou trop peu féconde);
- approche anti-intellectuelle, (l'apprentissage de la communication étant une expérience de *tout l'être*), suspension du jugement pour mieux saisir les émotions et les partager (1).

Voyons maintenant le sort réservé aux femmes qui participent à de telles expériences.

Les apprentissages des unes et des autres

Nous connaissons bien la dichotomie culturelle dans laquelle sont enfermés, depuis trop longtemps déjà, les sentiments et les idées. La sensibilité, la douceur, la peur et la timidité sont encouragées, dès la plus tendre enfance, chez les petites filles. La force, le cou-

rage, la logique, et l'intelligence sont le lot des petits garçons. Mais curieusement, ces derniers attributs constituent les règles du jeu de notre société...

Dans les groupes de croissance, c'est au tour des qualités dites féminines d'occuper le centre d'intérêt et de polariser l'effort de croissance des participants. Serait-ce un juste retour des choses? Ou y décelerons-nous une autre source d'aliénation des femmes?

Quelle est l'idéologie sous-jacente à cette démarche? — Les hommes ne sont pas que rationnels et les femmes qu'émotives; chaque personne est appelée à libérer et à intégrer ses dimensions féminine et masculine. C'est le principe de l'androgynie.

Comment ces principes sont-ils appliqués? — Dans ces groupes, les participants apprennent essentiellement à identifier et à communiquer ce qu'ils ressentent. Les hommes, ayant déjà développé leur potentiel de rationalité, se trouvent avoir une longueur d'avance sur les femmes. Leur rationalité retrouvant leurs émotions, ils pourront progresser plus aisément dans le développement de leur personnalité.

Mais qu'en est-il des femmes? Comment accéderont-elles à l'harmonie de leur être? Puisque penser, évaluer, critiquer, articuler n'est pas de mise, dans les "T-Groups" et leurs dérivatifs, même après une ou plusieurs rencontres, elles demeurent amputées de cette partie d'elles-mêmes. Déjà surchargées émotivement, les femmes se retrouvent donc gros Jean comme devant, confinées dans leur rôle traditionnel et tenues à distance de l'apprentissage des comportements décisionnels. La libération est à sens unique.

1. "Marriage Encounter" réhabilite l'importance des sentiments dans les relations interpersonnelles et élimine la fausse pudeur dans l'expression des sentiments." Voir l'article d'Yves Bégin, en page 309 de cette livraison.
2. "Paula Fishman, une psychologue américaine, a fait une thèse sur le mode de

communication des hommes et des femmes, qui démontre à quel point le rôle des femmes est peu gratifiant: dans une conversation entre un homme et une femme, a-t-elle constaté, c'est (en règle générale) l'homme qui introduit les nouveaux sujets et la femme qui pose les questions. Elle se met verbalement à

Si seuls les hommes acquièrent les outils qui les amèneront à vivre plus harmonieusement, tête et cœur réunis, quel est donc le rôle des femmes dans ces groupes, sinon d'être les témoins et les instruments du progrès de l'autre moitié de l'humanité?

Une douce domination

Devons-nous nous surprendre de constater, qu'une fois de plus, une théorie de psychologie sociale soit ordonnée au développement de l'*HOMME blanc*? Qu'une fois de plus(2), les femmes soient assujetties à la passivité et à l'admiration béate de ceux qui ont réussi — nous savons maintenant pourquoi — à entrer davantage en contact avec toutes les dimensions de leur être? Dorénavant plus heureux et plus créateurs, ils se sentiront plus aimés... et plus puissants. Cette expérience les confirme dans leur rôle de dominateurs, tout en les habilitant à utiliser les ressources de leur affectivité pour continuer de manipuler le monde. (3)

* * *

Les hommes et les femmes soucieux d'améliorer la qualité de leur relation conjugale dans le cadre du "Marriage Encounter" sont-ils concernés par les questions posées par Marguerite M. Kiely?

Nous avons relevé un certain nombre de différences, entre les sessions "Encounter" et les groupes de thérapie. Ont-elles suffisamment d'influence pour modifier la condition des femmes décrite ci-dessus? Par exemple, l'attention accordée au couple plutôt qu'à l'individu suffit-elle à créer un espace où la femme ait la possibilité de s'approprier les dimensions traditionnellement "masculines" de sa personnalité? Nous l'espérons.

La notion de service, si importante dans la tradition chrétienne, a trop souvent été utilisée pour imposer et justifier la dépendance des femmes dans l'Eglise et dans la société. Réinterprétée, décloisonnée, elle saurait questionner radicalement les objectifs et le mode de fonctionnement de plus d'un groupe de rencontre.

son service." Catherine Texier, "Dé-nouer nos peurs", *Châtelaine*, octobre 1979, p. 172.

3. "For men to reunite with the feminine parts of themselves within a masculine power-set in a masculinist world is to lead a more affective mode of human manipulation." Marguerite M. Kiely, "The Politics of Encountering".

Novembre: la mort travaille. C'est son temps privilégié. La rentrée cinématographique emboîte le pas des liturgies. Ce que les hommes n'osent plus regarder en face — parce que nos mentalités, en les fardant, ne se complaisent plus qu'au seul jeu des valeurs supposément positives qu'elles veulent prôner exclusivement —, l'écran vient nous le cracher en pleine figure. La mort emplit nos théâtres. L'Art deviendrait-il ce surplus de conscience qui défaille ailleurs?

Apocalypse Now, ce film tant attendu, vient de prendre l'affiche (1). S'il ne prophétise pas, en dépit de son titre, la catastrophe imminente, il témoigne du moins de la mort de la conscience humaine. Nous savons qu'il se passe des choses sur cette planète, que notre monde vacille. Est-ce l'annonce d'une ère nouvelle — et laquelle? Ou les derniers spasmes d'un mourant qui n'en finit pas d'agoniser? Si seulement on arrivait à diagnostiquer clairement le malaise!

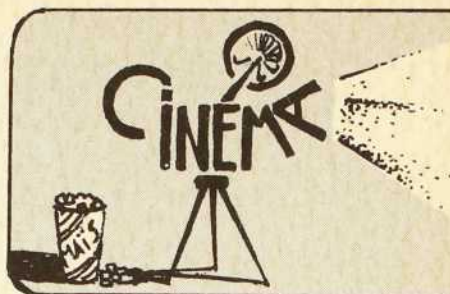
L'Amour en fuite

On le sait: François Truffaut est un fin conteur visuel. Pas même besoin de le présenter puisque son nom est devenu commercial. L'intérêt de son dernier film vient de ce qu'il poursuit (et termine, souhaitons-le) la filature de son héros de toujours, l'agaçant et fraternel Antoine Doinel des *Quatre cents coups*.

Ce qui gêne dans l'épopée de cet anti-héros, ce n'est pas tellement la constance de son vagabondage amoureux (elle est dans la logique du sujet et de son destin), c'est cette sorte d'auto-complaisance de l'auteur à toujours revenir sur le même personnage. A nous propulser, en outre, un comédien qui ne se départit plus de ses tics et qui se révèle, à la longue, moins doué que ne l'était le jeune Jean-Pierre L  aud, gavroche attendrissant d'antan! Antoine a grandi. Mal, bien entendu. Comment peut-on bien grandir quand on n'est pas aimé?

Mais, est-ce bien Antoine? Est-ce bien Jean-Pierre L  aud? Tout le monde sait que c'est, en dessous d'eux, Truffaut lui-même. Mais, dans quelle mesure?

1. Réalisé par Francis Coppola (*Le Parrain*); nous reviendrons, dans la prochaine livraison de *Relations*, sur ce film trop important pour le taire.



Entre toutes les valeurs passées, mises au rancart ou en veilleuse, c'est encore l'amour qu'on bouscule davantage. Les siècles antérieurs ne nous ont-ils pas illusionné sur lui? Est-il seulement encore possible? Est-il aussi fragile qu'on le vit maintenant? Echappet-il vraiment à sa propre mort en tous et chacun de nous? Sa nature, au contraire, n'est-elle pas d'agoniser, lui aussi, sans cesse, dans la ronde de la vie infernale? Quoi qu'il en soit, on s'accommode à sa contradiction en tâchant de prouver que s'il doit renaître, ce ne peut être qu'à partir de l'infidélité et dans le renouvellement continu des partenaires.

C'est d'abord cela que veut nous dire le dernier film de François Truffaut.

Jusqu'où? Ne perdons pas de vue que Truffaut joue constamment dans le romanesque. Tout en frôlant un cinéma qui se veut vérité. Truffaut est un des choryph  es de la nouvelle vague! Oublier cela serait ne rien comprendre à sa démarche fondamentale. Ne rien comprendre, en outre, à *L'Amour en fuite* que beaucoup prendront pour une oeuvre mineure, mais qui est bien plus que cela. Peut-être son chef-d'oeuvre.

Car, pour Truffaut — et ne devrait-il pas en être ainsi de toute oeuvre d'art? — le cinéma... ce n'est pas uniquement pour nous plonger, par le rêve, dans un monde ir  el. C'est, par le détour du romanesque, nous faire rêver à notre propre existence, au réel.

Rien ne le démontre mieux que *L'Amour en fuite*. Pas de fard. Pas de faux-fuyant. La vérité romanesque n'est pas le mensonge. Fini le temps des vedettes hypocrites qui séparent leur vie en deux: celle de l  cran, puis celle de la réalité qui, justement, fait écran. A l'opposé, ce n'est pas, non plus, la confession impudique devant la caméra, l'exhibitionnisme de l'art "underground". C'est le difficile équilibre entre l'ir  el qui n'est

NOS AMOURS EN AGONIE

par Jean-René Ethier

pas vrai, et le *vrai* qui semble souvent ir  el. Car, quoi de plus romanesque que ces aventures d'Antoine, sans cesse préoccupé de ses amours qui ne cessent d'agoniser et qui renaissent de leurs cendres mêmes. Mais, en même temps, rien de moins romanesque, puisque c'est bien là le visage de la vie qui nous entoure.

Il s'en trouvera qui, certes, n'aimeront pas *L'Amour en fuite*. Ils soutiendront que c'est un film   mi  t  , construit sur des poussières puisque Truffaut se plaît à y intercaler des séquences de ses anciens films. Un film fait de déchirures de pellicules, de fragmentations du discours.

Mais, justement, si c'était là la clef du film? Si c'était de cette déchirure qu'allait naître l'émotion?

Les salades de l'amour

Apparemment, le film — qui commence sans crier gare en saisissant la vie, tout de suite — ne semblera par la suite qu'une série de séquences aussi disparates les unes que les autres, amalgamées par un rythme endiablé. Mais,   a, c'est le regard de surface. Voyons un peu.

Antoine — qui est déjà marié à Christine dont il a un enfant, mais dont il divorce "par consentement mutuel" — quitte définitivement Sabine après une nuit d'amour particulièrement tendre. Il tente de rejoindre Colette, son avocate dans la cause de son divorce. Marivaudage qui serait banal s'il ne prenait pas figure de la décomposition et de la mort des amours actuelles(2).

Truffaut va construire sur ces personnages une trame romanesque toute faite de prodigieux équilibre, de symétrie savante, apparemment décousue, mais parfaitement nourrie par une nécessité esthétique d'où jaillira comme une beauté musicale du récit. Car, c'est à la musique de "chambre" qu'il faut référer, cette fois, pour comprendre la structure de *L'Amour en fuite*. C'est

peut-être parce qu'ils n'ont pas perçu cette construction en contrepoint enchevêtré que les détracteurs du film n'y ont vu que du feu et de la répétition.

Sous les thèmes (personnages) qui s'entrecroisent, se coupent et se recourent (3), le film se trouve bâti sur deux forces qui s'affrontent pour trouver leur unité en elles-mêmes. C'est d'abord la force d'éclatement, de dispersion, de fragmentation. Antoine est celui qui a besoin d'une vie compartimentée, sans stabilité. Il vit dans les boîtes téléphoniques, les cafés, les trains en marche et — ce qui revient au même — les chambres à coucher de ses maîtresses. L   où on passe et là où on ne peut rien fixer. Il écrit un livre, *Les Salades de l'amour*, où il s'applique à trouver un fil conducteur à sa vie remplie de compartiments qu'il voudrait étanches, mais qui sont comme les trains, comme les films: une suite d'entités réunies par l'artifice. Image de notre monde, de nos amours parfaitement compartimentées, elles aussi, alternées de vitesse, de week-ends encastrés, de prodigalité du temps, d'avarice de relations privilégiées et racistes.

Contre cette force de mort, il y a celle qui veut rassembler. Contre tout ce qui divise, il y a le secret désir d'unité. Antoine, embarqué dans le train qui transporte Colette (elle, elle *lit Les Salades de l'amour au lit*). Antoine saute d'un compartiment à l'autre pour la rejoindre. Il est prisonnier de ses propres *Salades amoureuses*, prisonnier de son désir disparate. Le malheur vient d'une incapacité de faire le point, d'unir les contradictions.

Là, dans la cabine de Colette, Antoine perd une photographie recoll  e. C'est celle de Sabine. Etrangement, on apprendra comment Antoine avait trouvé cette photo: un jour, Antoine avait surpris un type en colère dans une cabine téléphonique. Evidemment, sa maîtresse venait de rompre avec lui. Là, il déchire son portrait qu'Antoine ramasse et recolle. Et selon la logique de son désir, il se

2. Inutile de dire que Truffaut ne prend pas parti, qu'il ne propose pas une morale nouvelle. Il témoigne par le récit.

3. On n'en finirait pas d'indiquer ces recoupements: ils fusent de partout. On en indique quelques-uns plus bas.

Dans la
prochaine livraison
de RELATIONS
un numéro spécial sur

LES SECTES AU QUÉBEC

avec la collaboration de
Richard Bergeron
Raymond Bourgault
Roland Chagnon
Bede Griffiths

Le temps des Fêtes approche. Avez-vous songé que vous pourriez offrir en cadeau un abonnement à la revue RELATIONS?

Il suffit de remplir la formule d'abonnement au verso, au nom du destinataire de l'abonnement-cadeau, et de joindre vos nom et adresse.

Le prix de l'abonnement à l'étranger est de \$12.

FORMULE D'ABONNEMENT

un an: \$10

Veillez trouver ci-inclus la somme de \$ _____ année(s) _____
à la revue RELATIONS, commençant avec le numéro du mois de _____ 1979.

NOM _____

ADRESSE _____

ville _____

code postal _____

Remplir et retourner à:

RELATIONS
8100, boul. St-Laurent
Montréal H2P 2L9
(514) 387-2541

met ensuite à la poursuite de la jeune fille dont il a recollé le visage. C'était Sabine. UN couple se brisait dans une cabine: celui de Sabine avec l'inconnu. A la fin du film, un couple se refait: celui de Sabine et d'Antoine, puisqu'Antoine reviendra, heureux, à Sabine. En même temps que tous les autres couples se referont, eux aussi, dans une sorte d'apothéose finale où la musique de Georges Delerue, très belle, viendra appuyer de sa construction diatonique, cette fête biscornue des amours envolées puis renées de leur propre mort. Mais, pour combien de temps encore, somme

toute?...

Là, blesse le bât. Car, cette unité retrouvée, c'est à quel prix? A celui de penser que, dorénavant, la vérité de l'amour, c'est d'être en fuite. Qu'il faut en prendre son parti dans cette optique. Qu'il est inutile de se lamenter. Que l'amour est fait pour voler de fleur en fleur. Que l'unité de l'amour, ce n'est plus dans la fidélité, c'est dans l'infidélité consentie et partagée. Morale sans victimes et sans coupables. Donc, pas de morale du tout. Truffaut déchire le voile et rend grave son film de ce parti pris de notre temps.

Les Demoiselles de Wilko

Passons au côté opposé. A Wilko, en Pologne. Dans cette Pologne d'où nous arrivent, tout à coup, des vérités oubliées.

Ce n'est qu'avec une certaine tension de l'âme qu'on peut entrer dans certaines oeuvres d'art. Au cinéma comme en littérature. Quand un critique affirme après avoir vu *Manhattan* (4): comment être ému par cette broderie délicate et ennuyeuse" que sont *Les Demoiselles de Wilko*?, on se prend à sourire (5). Qu'un autre se défende de n'avoir point perdu sa "pureté" encore, mais de ne pas moins avoir trouvé fade cet Octave Feuillet polonais, on reste médusé. Justement, ce n'est qu'avec un certain regard qu'on peut comprendre ce film qui porte d'abord et avant tout sur le regard, sur la pureté du regard.

On n'entre pas chez *Les Demoiselles de Wilko* tout de go. Elles se font attendre. Il faut être en toilettes. Il faut que les images passent d'abord pour que le spectateur arrive à saisir qu'au-delà du jeu des comédiens, de la reconstitution pointilleuse d'époque, le film se passe sur un autre mode. Car, ce monde d'objets quotidiens, ne prend sa valeur que par le regard.

Regard omniprésent des protagonistes, d'abord, où toutes choses se lient entre eux sous le signe de l'entrevue discrète, de la conversation lente mais assu-

rée. Où tout converge sur un héros aussi feutré que le film dont il est le centre, mais un centre en point de diffraction. Car, Victor, à considérer les choses de près, n'est là que pour permettre à tous, protagonistes comme spectateurs, de projeter leur regard ailleurs. Dans cette zone mystérieuse où il pourrait bien y avoir réponse. Dans la mort qui n'est que le revers obscurément désiré de la vie. Dans le consentement même à la mort qui délivre et fait toute lumière.

Avec une outrecuidance mesurée, Andrzej Wajda(6) va ici se mesurer avec Tchekhov. Et l'égaliser, en évoquant "cette rêveuse société slave où toute la désespérance du monde faisait de furtives et déchirantes apparitions entre deux tasses de thé servies dans la faïence précieuse d'un monde qui glissait gracieusement vers sa fin" (7).

Des valeurs "rétro"?

Monde crépusculaire des années 20, pourquoi notre regard actuel, loin d'être un consentement gratuit à la mode "rétro" ou au romantisme des retours en arrière, n'accepterait-il pas de se poser sur ce monde-là et pendant ce voyage en un espace où le temps semble cris-

4. Comédie de Woody Allen, étude ironique sur le mal de vivre contemporain, succès mitigé au dernier festival de Cannes.
5. Ce jugement est assez amusant. C'est celui de G.L. des *Nouvelles littéraires*, 31/5/79. Voilà un critique qui a le courage de ses opinions. Pas tout à fait cependant puisqu'il ne signe pas au complet. Voilà qui repose des flagorneries de la publicité. Les critiques à la semaine sont contraints à bien des contorsions. De toute manière, c'est toujours le film

qui juge la critique.

6. On lui doit, entre autres, *L'Homme de marbre*, *Sans anesthésie*, *Le Bois de bouleaux*.
7. Joshida Schidlow, *Télérama*, no. 1533.
8. On a vu là une incidence qui taxerait le personnage de Victor d'homosexuel qui s'ignore. Outre que les indices qui, dans le film, tendraient à confirmer cette exégèse, sont rares et ternes, on en vient de plus en plus, depuis Freud, à taxer tous les sentiments intenses.

tallisé, n'entreprendrait-il pas une recherche du temps perdu? Pourquoi ne pas être convaincu que la vérité qui se jouait en ce temps n'a pas changé d'avec la nôtre? Pourquoi ne pas admettre que, même si elles aussi sont à l'agonie, les valeurs de ce temps ont encore une substance que les nôtres n'ont plus. Que les *amours en fuite* de ce temps-là ont tout de même une consistance que les nôtres ont perdue puisque les nôtres deviennent soumises à une sorte de jeu de ping-pong qui se prend pour une liberté neuve. Que cette résignation douce et douloureuse des corps et des âmes, cette désespérance douce-amère, ce désenchantement lucide est aussi une solution, meilleure en tout cas qu'un aveuglement naïf qui cherche à tout prix le renouvellement de l'amour dans la négation de sa fidélité.

Aux obsèques de son ami où il s'évanouit(8), Victor, gérant de ferme, célibataire dans un couvent de religieuses, décide, sur recommandations impératives de son médecin, de prendre quelque vacance. Il ira chez son oncle qu'il n'a pas revu depuis quinze ans. Chemin faisant, il s'arrêtera à Wilko, la propriété voisine. Là, vit une curieuse société de cinq soeurs, ses cousines, vieilles, fanées, célibataires ou mal mariées, avec ou sans enfant. Elles ont toutes aimé Victor. Son absence a nourri leur vie. La sixième soeur, Féla — celle que Victor aimait — est morte, mal enterrée, ailleurs que dans le caveau familial. C'est l'absence de Féla qui va maintenant nourrir le film.

L'amour qui a fui

L'espace, désormais, où le récit va s'avancer devient nettement suggestif, partagé entre la dissociation des contraires; absence-présence, jour et nuit, veille et sommeil, jeunesse et vieillesse. Et c'est de cette dissociation irréconciliable que va apparaître la fragilité de la vie et de l'amour. Le vieil oncle, par exemple, ne dort plus, tout préoccupé de voir venir la mort, alors que Victor lui, n'en finit plus de s'éveiller, le matin, comme si chaque nuit l'approchait du sommeil définitif. Mais, si ces pôles étaient justement l'expression de la réalité, si c'était cette trame sur laquelle l'existence de chacun tente de s'ajuster, un peu désespérément? Si la stabilité n'était faite, somme toute, que de consentements successifs au renoncement? Cette métaphysique rejoint l'expérience spirituelle des siècles passés. Qui a des oreilles, entende.

Peu importe alors que Tumia, la plus jeune, tombe désespérément amoureuse

de Victor, que toutes les soeurs, l'une après l'autre, requémantent l'amour qui a fui. On sait que c'est en vain. Victor quittera ce lieu fermé, sacré, qui ne nous aura été révélé que pour permettre à nos souvenirs et à nos émois de se réhabiliter en un temps qui ne cherche qu'à les étouffer.

Film catalyseur du coeur, où le raffinement visuel, en outre, atteint ici une manière de perfection qui n'est pas sans rappeler la manière de Visconti. Tiré d'un roman contemporain de Jarolaw Iwaskiewicz - Iwaskiewicz est ce vieillard qui dans la dernière séquence du train dit à Victor "Nous avons tout le temps", entendons: pour mourir -, Les

Demoiselles de Wilko nous rappelle que seul le temps donne la mesure de toute chose.

Cet univers "polonais" contredit celui de François Truffaut. Les deux dénoncent la fragilité des amours humaines, leur fugacité douloureuse. Mais alors que l'un les fait participer au mystère de la mort qui commande la résignation noble, l'autre les bouscule en les enfermant dans le "Club des anciens d'Antoine Doinel", où l'amour piétine et absout ses infidélités.

Qui seulement peut avoir raison? Voilà, en tout cas, les deux plus beaux films de cette rentrée cinématographique d'automne.

Psychologie et spiritualité

Gisèle SAINT-GERMAIN, **Psychothérapie et vie spirituelle. Expériences vécues.** Collection "Psychologie actuelle". Montréal, Fides, 1979, 165 pages.

A première vue, ce petit livre semble être "une histoire de soeurs", qui n'attirera pas bon nombre de lecteurs. C'est à y voir de près! L'essentiel du livre réside dans l'analyse d'une expérience de psychothérapie de groupe, vécue par cinq religieuses, sur l'espace de trois ans (95 rencontres). L'analyse elle-même couvre les chapitres 3, 4 et 5, où le "cadre de l'expérience" est précisé (pp. 57-64), la "personnalité" (psychologique et spirituelle) des sujets brièvement présentée (pp. 65-74), puis l'évolution psycho-spirituelle de chacune plus longuement explicitée (pp. 75-132). Cette analyse est très intéressante en elle-même: elle est sobre, pénétrante, fort éclairante pour toute évolution spirituelle bien enracinée dans le psychisme humain. Chacun se retrouvera dans l'une ou l'autre des phases décrites, comprendra mieux les entrelacements qui tissent notre devenir dans sa totalité, où des morcellements arbitraires entre le naturel et le surnaturel risquent de morceler la réalité même de ce devenir. Peut-être que plus d'un sera surpris de voir ce que la psychologie gagne à respecter — tout en y disposant — ce que la théologie appelle l'action de la grâce!

L'encadrement de cette fine analyse a évidemment toute son importance. Les deux premiers chapitres expriment les choix de l'Auteur, qui éclairent son sens de l'évolution psycho-spirituelle. Des choix au niveau des options psychologiques et des voies spirituelles, qui lui sont propres, et qui lui fournissent les éléments concrets de sa conception du "processus de l'évolution psycho-spirituelle". Quelles que soient les écoles dont se réclame l'Auteur, sa vision d'ensemble intègre les éléments les plus communs et essentiels qui composent et

éclaircissent le devenir complexe et unifié qu'elle voudra favoriser chez les participantes à l'expérience. Ces éléments principaux, simples et suggestifs, seront retenus tout au long de l'analyse qui suit, non comme des *a priori* faciles, mais comme des phases à identifier avec souplesse, et à vivre avec toute l'originalité de chaque participante. Ils guident aussi le lecteur dans la relecture de ces expériences finement analysées.

Grâce à cet appareillage de base, l'Auteur a pu relever le défi de nous présenter des analyses complexes et détaillées, comme celles d'expériences qui se déroulent sur trois ans de vie, sous la forme d'une synthèse plus qu'abordable, brève, claire, très satisfaisante pour l'esprit qui s'interroge. Aussi ses chapitres de "conclusions" sont-ils accueillis avec intérêt. Ils ne tendent pas à prouver des thèses: ils cueillent des fruits, ceux qui s'imposent à la suite d'une expérience aussi bien menée que merveilleusement analysée. Des éléments fort suggestifs pour l'intégration du psychique et du spirituel s'en dégagent, que nous ne pouvons reprendre ici; les pages condensées de l'Auteur sont déjà un résumé: elles ne souffriraient pas d'être davantage résumées (chapitres 6 et 7, pp. 132-164). Notons seulement que le but poursuivi nous semble atteint; et que le tout est exprimé avec beaucoup de simplicité, de clarté, de limpidité. Tout chrétien (non seulement les religieuses) intéressé à son propre fonctionnement psycho-spirituel, profitera beaucoup à la lecture de ce petit livre, presque sans se rendre compte qu'on lui "apprend" quelque chose: il le fera en voyant vivre, et en écoutant la vie interprétée avec respect et sagesse.

Gilles Cusson, S.J.

Centre de Spiritualité
Ignatienne - Québec



BEAUTÉ FROIDE

par René Dionne

Entre les éditions de grand luxe, que leur prix élevé réserve aux riches collectionneurs, et les éditions commerciales, dont les produits s'empilent bagarreusement sur les comptoirs des librairies, viennent de s'insérer, tout près des meilleures publications du Nord, les ouvrages de choix des Editions du Sentier. (1) Fondées par Gilles Archambault, Jacques Brault et François Ricard, ces éditions se veulent d'abord au service de la littérature et du goût artistique.

Elles ne recherchent pas le profit: les coûts de l'édition déterminent, seuls, le prix du livre; elles donnent la priorité à la qualité sur la quantité: l'on ne publiera que deux fois l'an des ouvrages dont la présentation sera aussi soignée que leur tenue littéraire. L'auteur et les éditeurs voient ensemble à la mise en page et à l'impression du volume. Ce dernier ne se vend que par souscription et son tirage, unique, est rigoureusement limité au nombre d'exemplaires prévus, qui sont tous numérotés et signés par l'auteur et l'illustrateur.

Le livre n'est plus ici un vulgaire et presque anonyme objet, ni même un simple produit artisanal; il est promu, modestement mais sûrement, au rang d'oeuvre d'art accessible à tous ceux qui peuvent se payer un mauvais roman français de l'année, du genre Pividal, Pierre-Jean Rémy ou Teboul, à quelque vingt dollars plus ou moins. Le livre, comme l'oeuvre, est fait avec amour pour le compte et le plaisir de ses éditeurs et, conséquemment, pour la plus grande satisfaction de l'écrivain et l'étonnement artistique du lecteur.

Regards

Stupeurs, de Gilles Archambault, premier volume des Editions du Sentier, tient la promesse du bulletin de souscription, à la fois par sa présentation et par son contenu. Dès la page de couverture, le regard s'arrête: le titre du

volume occupe la première place en caractères noirs, tachetés de blanc, sur fond gris bleu, tandis que le sous-titre (Proses) et les noms de l'auteur, de l'éditeur et de l'illustrateur (Jacques Brault) sont en lettres blanches, beaucoup plus petites: c'est un livre que l'on présente, pas un auteur. Sur ce dernier et sur l'illustrateur nous renseigne le premier rabat de la couverture; point là de fiche technique, qui informe sur les signes astrologiques de Gilles Archambault et de Jacques Brault, mais quelques lignes, treize pour l'auteur et huit

À propos de:

Gilles
Archambault
Stupeurs

Éditions du
Sentier

Montréal, 1979.

pour l'illustrateur, qui indiquent sobrement et clairement le cheminement du romancier et les préoccupations de l'écrivain et dessinateur que fascine la page blanche. La quatrième page de la couverture n'est revêtue que de sa couleur (pas de photo en clin d'oeil ni de "pedigree" biobibliographico-critique); sur le second rabat, l'on trouve l'adresse des Editions du Sentier et le titre de leur prochain volume: *Délivrance du jour et autres inédits* d'Alain Grandbois.

La page de titre porte en noir les lettres blanches de la couverture, tandis que le titre noir est devenu d'un beau gris bleu, plus pâle que celui de la couverture. Réalisé d'après la conception graphique de Martin Dufour, le livre a été composé en Century Schoolbook corps 14 et imprimé sur papier Artlaid de Strathmore par les Presses Elite. Le volume est solide: on l'a cousu, pas collé! Chaque page fait plaisir à voir: le texte en caractères noirs se détache bien du papier légèrement teinté de bleu;

le titre de la pièce est en belles italiques; de même bleu que le "Stupeurs" de la page de titre, une lettrine marque le début du texte, et une ligne, qui traverse le bas de la page, l'arrête, coiffant la pagination qui se tient au coin extérieur.

Jeux

Je n'ai pas encore lu, et déjà je me plais à tourner les pages, à contempler le jeu des textes de longueur différente comme s'il s'agissait d'un jeu de formes et de volumes. Je m'arrête aux monotypes de Jacques Brault. Il y en a huit, soit un à toutes les huit pages, de la page 17 à la page 73! Le premier, visage ovale, à peine éclairé de blanc bleuté dans le gris tacheté de noir, accompagne le texte "Clarté". Le dernier, visage aux traits bien définis, calme et serein dans un repos de mort, me rappelle, inspiré par Rouault, le Christ du linge de Véronique, sa couronne d'épines en moins; il fait face à "la Vie éternelle". Le deuxième n'a pas de visage: c'est un "échec" en noir et blanc; le troisième a les bleus de "Solitude"; le quatrième est un travesti: on dirait qu'il va s'étrangler; le cinquième porte le masque du désespoir; les traits du sixième émergent difficilement du noir de la mémoire, à moins qu'ils ne s'effacent dans les trous de celle-ci, que ronge la mort; le septième donne à voir la figure de l'écrivain vieilli: elle se réduit à un négatif.

Quel cheminement j'ai fait à travers le livre et je n'ai encore lu que huit textes, ceux que les monotypes légendent en quelque sorte. Brault m'a parlé dans le sombre de ses couleurs; il m'a présenté différents visages comme autant de points de mort et d'oubli. L'ensemble historiographie un visage torturé, tiraillé, dont les traits se confondent finalement avec ceux de l'Homme des douleurs. Pour celui-là comme pour celui-ci, la vie n'aura-t-elle pas été qu'une marche dirigée vers la mort sur le chemin des hommes?

1. B.P. 156, Succursale Cartierville, Montréal (Québec), H4K 2J5.

Lecture

Je reprends le livre en son début. En épigraphe, la citation empruntée à Georges Perros me frappe: "Je suis persuadé qu'on rencontre sa mort durant la vie. Mais on ne la reconnaît pas. A peine risque-t-on d'en sentir le frisson. Souvent dans le regard d'autrui." Archambault m'avait toujours paru un romancier pessimiste; peut-être n'était-il qu'un courageux: il veut mourir lucidement. Ses *Stupeurs*, ne seraient-ce pas autant d'instantanés que filigrane la mort, des négatifs de la vie? Nées de l'étonnement de l'observateur-philosophe devant certains moments de vie, ne sont-elles pas, fixées dans l'écriture, autant de portraits-souvenirs d'êtres et de choses qui passent et dont on peut diagnostiquer la blessure mortelle sous le cran d'arrêt du regard radiographiant?

Le romancier serait-il en train de perdre confiance en la parolade prolongée? Elle a beau entretenir ou susciter la durée, masquer la mort, la retarder ou défier, celle-ci n'en vient pas moins avec la fin... Pourquoi faut-il si longuement faire vivre des personnages, construire si arduement un monde, si ce monde, ces personnages, doivent se figer avec le dernier des mots qui les a engendrés? La mort n'était-elle pas

déjà sous chacun de leurs pas, dans chacun de leurs gestes, au coin de chaque rue, sur le seuil de chaque porte? Ne faut-il pas, comme le poète, la saisir au creux de l'instant plutôt que dans la suite des heures? Parlera-t-elle, parlerai-je assez fort, se demande Archambault. Dites, vous qui n'entendez pas les râles quotidiens de l'homme, frémirez-vous "à l'écoute de mon hésitant murmure"?

Frémissement

J'ai lu, j'ai entendu le murmure décent (au chevet d'un mourant, il convient de parler bas), et j'ai été stupéfié. Les prises de vue de l'écrivain-cameraman ont figé mon regard comme les scènes immobilisées par le déclic de ses yeux-mémoire.

Que vois-je? Jusque dans le sourire de l'autre, un effort pour masquer son angoisse de mourir; dans le bel amour d'hier, le début d'une pitoyable fête, puisqu'elle finit; les enfants conduisent à la mort en quémendant le chemin qui leur permettrait de l'éviter; les oiseaux ne chantent plus, gracieuseté d'un jour; le nous s'est dénoué et le nom de toi n'affleure même plus aux lèvres impuissantes du mourant; même le souvenir s'est perdu, qui rajeunissait momentanément le vieillard.

Que reste-t-il de l'adolescent d'hier? Cette photo qui l'étrange à soi-même. La mort, je la vois aujourd'hui, qui me rejoint dans les yeux interrogateurs de l'ami qui chantait et se démenait, dans la main tendue du mendiant qui promet l'éternité en récompense, et même dans ce sourire d'enfant que je ne puis rendre qu'hypocritement: les ans nous séparent. Je suis le voyageur:

Un jour, il partit pour voir le monde. Il avait cet air inquiet que camouflait mal sa bravade. Sa mère geignait, un vieillard maugréait. Tant d'années plus tard, très las, il s'est arrêté dans une ville proche du lieu de sa naissance. Parfois l'automne il a la nostalgie de son enfance, mais il craint d'affronter les ombres vindicatives qui peuplent le vieux quartier. (P. 43.)

Je ferme le livre. J'y reviendrai. Il a la qualité des livres de chevet: à celui qui va s'endormir et qui, fatigué, ne veut pas se donner la peine de tourner les pages ni de lire longuement, il s'offre à ouvrir à toute page. Quelques lignes, et la méditation est nourrie, qui vous met en face de l'Heure.

Stupeurs, livre d'heures, étrange et beau, qui sonne le rappel. Vers quoi? Vers qui? Vers le repos final, quand on a traversé la vie; vers la durée qu'annonce la netteté transcendante de la forme diamantine.

Département des lettres françaises,
Université d'Ottawa.

Normand BEAUCHEMIN et Pierre MARTEL, *Echantillon de textes libres, no IV, et Vocabulaire fondamental du québécois parlé: index de fréquence*, documents de travail, 12 et 13, coll. "Recherches sociolinguistiques dans la région de Sherbrooke", Sherbrooke, chez les Auteurs (Faculté des arts, Université de Sherbrooke), octobre 1978 et janvier 1979, 281 et 253 p., 22,5 cm.

Ces deux ouvrages font suite à ceux que nous avons présentés ici même en juillet-août 1975 (p. 218-219). Dans l'avant-propos du quatrième *Echantillon de textes libres*, Pierre Martel dit d'abord pourquoi il a été jugé bon d'ajouter les 16 textes de ce volume aux 48 publiés dans les trois ouvrages précédents: besoin d'un corpus considérable pour faire des études valables dans le domaine de la statistique lexicale, nécessité de transcrire un corpus oral pour le bien traiter et analyser, possibilité offerte à d'autres chercheurs d'utiliser ce corpus pour leurs propres études.

Suivent quelques données éclairantes sur la méthode et le choix de la transcription. Martel exprime également un souhait: qu'un colloque puisse avoir lieu bientôt où l'on pourrait discuter des problèmes qui ont trait à l'édition, critique ou non, de textes en québécois parlé, de leur collection, traitement et transcription, entre autres.

L'introduction au *Vocabulaire fondamental du québécois parlé* est d'un vif intérêt. Les auteurs indiquent l'objectif de leurs recherches: "dresser un inventaire de type vocabulaire fondamental et non celui de type trésor", et justifient l'emploi du mot "québécois" dans le titre de leur ouvrage: le langage parlé qu'ils étudient, celui de l'Estrie, ne diffère pas du "québécois commun à son meilleur" et le relevé qu'ils en ont fait est de taille suffisante pour "assurer une représentativité respectable du français du Québec". La norme de dépouillement est précisée; les aspects techniques de ce dernier sont marqués. Les auteurs font ensuite valoir l'utilité de leurs instruments de travail (l'index de fréquence qu'ils publient et leur fichier informatique) en différents domaines:

étude scientifique de la richesse lexicale des individus, évaluation des connaissances usuelles et quotidiennes du vocabulaire actif d'individus québécois en matière de vocabulaire de langue parlée commune, constitution d'un vocabulaire de formes qu'un ordinateur pourrait reconnaître automatiquement, travaux descriptifs sur le québécois parlé (définition des canadianismes de fréquence, recherche des écarts négatifs en québécois par rapport au français plus standard, compilation d'un dictionnaire descriptif du québécois contemporain, etc.), études de particularités linguistiques sociologiquement intéressantes, etc. En somme, deux excellents documents de travail, qui font suite à la dizaine déjà publiée par l'équipe Beauchemin-Martel; ils en laissent prévoir maints autres dont les conclusions seront de plus en plus intéressantes à mesure que l'analyse du corpus estrien s'élargira et s'approfondira jusqu'aux limites du québécois parlé, que l'on pourra comparer au parler de France, si le permettent bientôt les études consacrées à celui-ci.

René DIONNE

UN LIVRE POUR VOUS

DE TOUT MON COEUR

Le chef Dan George

POÈME OU PRIÈRE?

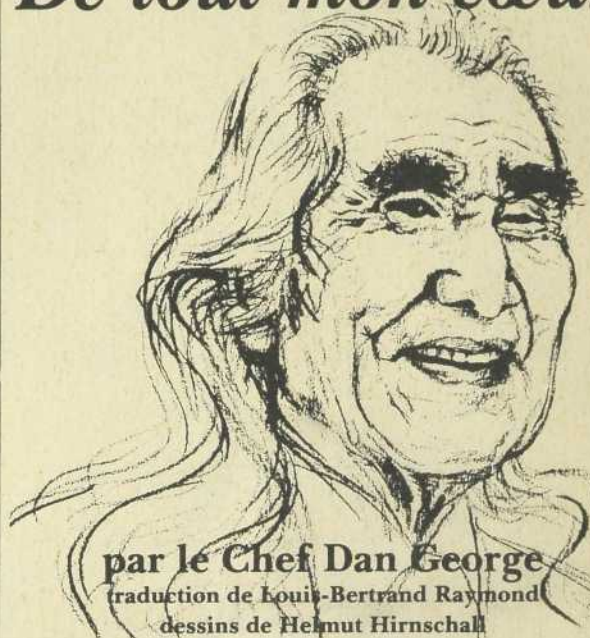
Un homme devant
la nature qu'il comprend,
à laquelle il communique.

Des dessins qui parlent.

Un fort volume relié,
8 pouces 1/4 par 9 pouces 1/4
96 pages, dessins presque
à toutes les pages.

\$12.95

De tout mon cœur



BELLARMIN

Le respect profond des hommes et de la création rapproche de Dieu.

L'auteur est bien connu des téléspectateurs du réseau anglais de Radio-Canada.

Son témoignage risque de nous entraîner à la louange du créateur et de ses oeuvres.

Un des plus beaux ouvrages jamais publiés au Québec.

**UN CADEAU À OFFRIR
UN CADEAU À S'OFFRIR**

Les Éditions Bellarmin
8100, Boul. Saint-Laurent
Montréal H2P 2L9
Tél: (514) 387-2541